

Christine GUIONNET

Introduction

ET SI L'ON RÉHABILITAIT LES DIFFICULTÉS MÉTHODOLOGIQUES¹?

Tout enseignant-chercheur expérimenté sait combien il est fondamental de mettre en garde « les chercheurs débutants qui vont à la recherche de la vérité du social avec la conviction qu'elle préexiste à leur action et qu'elle gît, belle endormie, dans quelque lieu secret qu'il leur suffira de découvrir pour qu'elle se révèle à tous dans sa splendeur » ; combien il faut leur rappeler incessamment que « la réalité n'est pas à dévoiler mais à construire² ». Mais comment leur expliquer que si le sens commun constitue une réponse potentiellement erronée dont il convient d'envisager les limites, le but du travail de recherche ne consiste pas pour autant à dévoiler en contrepoint une « vérité » au contraire incontestable et préexistante ? Comment leur expliquer, encore, que les difficultés rencontrées au cours de l'enquête de terrain en sciences sociales ne constituent pas nécessairement un frein à leur travail, à la découverte improbable d'une « vérité » sociale, une honte susceptible de ternir leur image de « vrai » chercheur, mais qu'elles peuvent au contraire constituer une source potentielle d'approfondissement de leur analyse ? Loin des représentations courantes d'un chercheur d'autant plus crédible et « efficace » dans ses analyses qu'il est « armé » d'un ensemble de savoir-faire méthodologiques destinés à « contourner » les obstacles rencontrés sur le terrain, on peut considérer que les difficultés découvertes lors d'enquêtes en sciences sociales constituent parfois de réelles opportunités pour appréhender certains aspects insoupçonnés des milieux étudiés. En tant que telles, elles doivent être réhabilitées et beaucoup plus systématiquement analysées dans le

1. Les coordinatrices remercient chaleureusement Marylène Bercegeay pour son aide. Elles remercient également tous les participants au séminaire « La valeur heuristique des difficultés méthodologiques », en particulier Virginie Grandhomme, Hélène Lecompte, Virginie Muniglia et Céline Rothé, non représentées dans cet ouvrage, mais très actives dans notre réflexion collective.
2. CHARLIER J.-E. et MOENS F. (dir.), *Observer, décrire, interpréter. Un état des méthodes en sciences sociales*, Paris, Institut national de recherche pédagogique, 2006, p. 13.

cadre d'une étape obligée de l'analyse, plutôt que d'être reléguées aux oubliettes impures et honteuses des ratés de la recherche.

L'analyse de ces difficultés méthodologiques nous a semblé particulièrement stimulante, lorsque nous avons décidé de réaliser le bilan de nos recherches passées et de notre expérience pédagogique (notamment en matière d'enseignement de méthodologie des sciences sociales et d'encadrement de mémoires) dans le cadre d'une habilitation à diriger des recherches³. Celle-ci fut consacrée à un retour sur les perplexités, les doutes rencontrés au cours d'une carrière d'enseignante-chercheuse entamée depuis les années 1990, et finalement tenus pour la plupart dans l'ombre, dans l'indicible où le chercheur solitaire laisse souvent dépérir la part non noble de la recherche. Ce retour, loin de constituer un objectif premier, constituait en réalité une première étape, destinée à examiner *a posteriori* les « pirouettes » successives que nous avons dû réaliser pour rebondir sur les difficultés rencontrées. Et loin de constater que celles-ci avaient constitué un frein à l'analyse, nous avons eu le sentiment qu'elles avaient au contraire ouvert de nouvelles perspectives, nous amenant notamment à explorer de façon assez récurrente des problématiques scientifiques marginales s'avérant *in fine* très stimulantes. Cette posture méthodologique consistant à réfléchir à la signification des difficultés rencontrées nous a permis de discuter certaines typologies ou notions classiques (par exemple, dans notre thèse les oppositions modernité/archaïsme ; politisation/non politisation ; et la notion d'apprentissage de la politique) ; mais elle nous a également amenée à explorer à plusieurs reprises des problématiques parfois impensées, voire tabous (telle la question des coûts de la domination masculine⁴). À travers ce retour réflexif sur une vingtaine d'années d'enseignement et de recherche, nous avons en outre souhaité réfléchir à la possibilité d'enseigner « autrement » la méthodologie, en portant sur les obstacles et errements de la recherche un regard positif et serein, en invitant à la fois le jeune chercheur et le chercheur confirmé à explorer au grand jour les difficultés de la recherche et à les considérer comme une source possible d'enrichissement plutôt qu'à les reléguer aux oubliettes de l'impur honteux et négligeable, dans un sentiment solitaire de culpabilité généralement stérile. Partant de cette réflexion solitaire, nous avons souhaité confronter nos hypothèses à l'expérience d'autres chercheurs débutants et/ou confirmés. Pour ce faire, initier une recherche collective nous a semblé opportun, en proposant aux chercheurs du Centre de recherches sur l'action politique en

3. GUIONNET C., *La méthode « autrement ». Difficultés méthodologiques et problématiques marginales au cœur de l'analyse en sciences sociales*, habilitation à diriger des recherches en science politique soutenue le 9 juillet 2012 à l'université Rennes 1, sous la direction de Stéphane Beaud, professeur de sociologie à l'ENS Jourdan (jury constitué par S. Beaud, L. Blondiaux, P. Garraud, P. Lehingue, et B. Voutat).

4. Cf. sur ces deux sujets GUIONNET C., *L'apprentissage de la politique moderne. Les élections municipales sous la monarchie de Juillet*, Paris, L'Harmattan, 1997 ; DULONG D., GUIONNET C. et NEVEU É. (dir.), *Boys Don't Cry ! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, PUR, 2012.

Europe (UMR 6051) et du Centre nantais de sociologie qui le souhaitaient de former un groupe de travail portant sur « les difficultés méthodologiques et leur valeur heuristique », appelé à se réunir très régulièrement pendant plusieurs mois (afin que chacun vienne témoigner de son expérience personnelle et soit invité à réfléchir à la façon dont il pouvait considérer les obstacles et doutes rencontrés dans ses enquêtes comme des sources potentielles d'informations sociologiques importantes). Le présent ouvrage constitue l'aboutissement de cette aventure collective entamée fin 2010, qui fut l'occasion d'échanges réguliers, riches et conviviaux entre une douzaine de politistes et sociologues de tous statuts – doctorants, post-doctorants, chercheurs et enseignants-chercheurs. Sophie Rétif, chercheuse au CRAPE et post-doctorante CNRS au sein du laboratoire Institutions et dynamiques historiques de l'économie (IDHE – UMR 8533), accepta avec énergie et enthousiasme de co-animer à nos côtés cette réflexion collective durant les trois années⁵.

L'appréhension des difficultés méthodologiques et de leur valeur heuristique potentielle constitue donc le fil conducteur de l'ensemble des articles présentés ici, et représente à la fois un plaidoyer pédagogique consistant à présenter à des chercheurs débutants un rapport plus positif aux obstacles rencontrés pendant une enquête de terrain, et indissociablement et plus généralement une invitation à enrichir toute enquête, y compris chez le chercheur confirmé, d'une étape souvent négligée dans l'analyse en sciences sociales : une réflexion systématique et approfondie sur les difficultés rencontrées lors de l'enquête et leur potentiel heuristique souvent important. Mais une telle invitation ne va pas de soi, car elle impose de rompre avec une vision très consensuelle et très fréquente de la recherche comme succession de « sauts d'obstacles », telle qu'elle est régulièrement exposée dans les ouvrages de sciences sociales et plus particulièrement dans les manuels de méthodologie.

UNE LUCIDITÉ ÉPISTÉMOLOGIQUE DÉSORMAIS GÉNÉRALISÉE

Depuis les années 1980 certes, les vieux idéaux de la raison, de la théorie et de la vérité ont fait long feu ; comme l'explique J.-M. Berthelot :

« L'ironie, comme distance obligée à toute adhésion en valeur autre que momentanée, partielle, esthétique, la rhétorique, comme moule de réduction de tout discours, quelques scientifiques que soient ses prétentions, sont désormais de rigueur. Le relativisme, aussi intenable soit-il philosophiquement, en est la conséquence naturelle : la question de la scientificité des sciences sociales n'a plus lieu d'être puisque la scientificité n'est qu'une illusion, qu'une manifestation parmi d'autres de croyance collective ; l'épistémologie

5. Qu'elle en soit chaleureusement remerciée, car sans elle, sans doute ce travail n'eût-il pu être mené de façon si continue et constructive, pour aboutir à l'ouvrage collectif aujourd'hui présenté.

doit abandonner toute prétention normative, voire analytique, pour se fonder dans une théorie sociale de la connaissance⁶. »

La science est actuellement dans une posture auto-réflexive développée, ne pouvant plus faire l'économie d'une forme d'autocritique. Elle est dans la « conscience d'incertitude⁷ ». Une conscience conduisant à diverses préconisations méthodologiques et inspirant notamment la sociologie des sciences, attachée à une étude de la science en train de se faire, ou encore la sociologie pragmatique, réfutant la dichotomie entre réflexivité scientifique et réflexivité sociale et faisant descendre la démarche scientifique d'un piédestal distant et hautain⁸.

Cette conscience, cette forme de lucidité de bon ton va souvent de pair avec la volonté d'éviter la perte d'estime, l'illégitimité irrémédiable de la démarche scientifique, en imputant à celle-ci un rôle social important. J.-M. Berthelot pointe cette ambivalence récurrente : s'élabore actuellement une représentation commune

« pétrie à la fois d'une distance ironique et mordante, et d'une révérence revendiquée et empesée à l'égard des normes de scientificité. Distance ironique vis-à-vis de l'idéologie conformiste de la vérité et de l'expression naïve qu'en donnent souvent ses partenaires institutionnels, que celle du chercheur dont toute l'expérience professionnelle est faite d'un jeu permanent où l'exactitude, la méticulosité, la rigueur s'associent en des formes sans cesse renouvelées avec le bricolage, l'ajustement, en des approximations réglées et des mises en formes successives dont chacune tend à éliminer ou réduire les résidus de l'étape antérieure⁹ ».

La diffusion d'« une structure de la distance généralisée et de l'ironie obligée » a paradoxalement comme conséquence un refuge dans un univers normatif « oscillant entre le cynisme ou le pragmatisme bien compris et la résurgence d'une bonne conscience morale généralisée¹⁰ ». Face à la critique croissante d'une vision positiviste enchantée des sciences, certains scientifiques et une part de la société en viendraient à trouver le salut de l'activité scientifique dans une forme d'utilité sociale où, précisément, la science renoncerait par principe à l'idée d'une neutralité axiologique, de toute façon considérée comme impossible : un peu plus ou un peu moins... autant assumer son ancrage dans la société pour essayer d'avoir une utilité sociale, voire de trouver dans les sciences sociales « une autre manière de faire de la politique¹¹ ». Ainsi la sociologie prag-

6. BERTHELOT J.-M. (dir.), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF, 2001, p. 260.

7. BERTHELOT J.-M., *Les vertus de l'incertitude*, Paris, PUF, 1996, p. 259.

8. Voir notamment l'ouvrage fondateur BOLTANSKI L. et THÉVENOT L., *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

9. BERTHELOT J.-M., *Les vertus de l'incertitude*, op. cit., p. 254-255.

10. *Ibid.*

11. BEAUD S., « La sociologie française au milieu du gué », *SociologieS*, 27 janvier 2012, [http://sociologies.revues.org/3880]. L'auteur propose dans son analyse un retour sur les générations de sociologues et leur rapport distinct à l'engagement politique, tout en introduisant d'autres variables déterminantes (telle l'origine sociale).

matique encourage-t-elle à élever le niveau de réflexivité sociale, à accompagner les acteurs sociaux en suggérant « des changements matériels et organisationnels rendant les dispositifs plus à même d'aider les acteurs à déployer par eux-mêmes la critique dont ils sont porteurs et à mettre au jour les contradictions qu'ils ont à gérer dans leur pratique¹² ». Certains cultivent le doute et le scepticisme à l'extrême, s'exposant au reproche de la gratuité, de l'esthétisme pur et de l'inutilité sociale. Les postures de Latour et Feyerabend illustrent combien ce type de positionnement peut paraître provocateur et polémique. Et l'on peut souligner combien les attitudes relativistes extrémistes (tel le « programme fort » notamment défini par Bloor, mais aussi l'analyse de penseurs tels que B. Latour ou M. Callon) s'auto-disqualifient, si on les suit à la lettre : « La sociologie et l'histoire qui relativisent toutes les connaissances ne sont-elles pas condamnées à se relativiser elles-mêmes, se condamnant ainsi à un relativisme nihiliste¹³ ? »

Pour ne pas tomber dans un tel extrémisme, le jeune chercheur peut être tenté d'apaiser ses doutes en appliquant scrupuleusement des méthodologies et techniques susceptibles de garantir des résultats fiables, ou du moins dont la qualité serait reconnue par ses pairs. Il s'agit alors de formaliser les règles de base, le socle commun de pré-requis indispensables pour être admis à jouer dans la cour des grands (les scientifiques, par opposition à l'individu et à son appréhension ordinaire, quotidienne de la réalité). Suivant la proposition de P. L. Berger, on peut considérer la recherche en sciences sociales comme un « jeu », qui comporte ses « règles du jeu » spécifiques, des règles scientifiques distinctes des règles du jeu social¹⁴, et permettant d'atteindre une connaissance distincte de la connaissance ordinaire. Le fait que la perspective du chercheur soit relative à une époque, le fait que ses techniques d'enquête et de recherche ne soient pas toujours applicables/appliquées à la perfection ne doit pas l'empêcher de rechercher une démarche méthodologique la plus rigoureuse possible, destinée à se rapprocher le plus possible de la « neutralité axiologique¹⁵ » (sans jamais l'atteindre, toutefois). Comme le note R. Boudon à propos de la « nouvelle » sociologie des sciences, « il est vrai qu'il est difficile de prendre au sérieux des théories qui ne permettent pas de rendre compte du fait que la science

12. BARTHE Y. *et al.*, « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, n° 103, 2013, p. 175-204, ici p. 202.

13. BOURDIEU P., *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'Agir, 2001, p. 11.

14. BERGER P. L., *Invitation à la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006, p. 551 : « Il existe des jeux de toutes sortes. Il ne s'agit pas de nier la validité de ceux des autres mais d'être clair sur les règles de son propre jeu. Pour son jeu, donc, le sociologue pratique des règles scientifiques. Il doit ainsi avoir clairement à l'esprit ce que signifient ces règles, c'est-à-dire se préoccuper de méthodologie [...]. Il peut être conscient, voire inquiet, des possibilités d'application concrètes ou des conséquences de ses découvertes, mais alors il sort du cadre de référence sociologique comme tel et entre dans le domaine des valeurs, des croyances et des idées, qu'il partage avec tous ceux qui ne sont pas sociologues. »

15. WEBER M., « Essai sur le sens de la "neutralité axiologique" dans les sciences sociologiques et économiques », in *Essais sur la théorie de la science*, Paris, Plon, 1965 [1917], p. 117-213.

soit plus efficace que la magie¹⁶ ». Ce y compris pour les sciences sociales. S'opposant à la dichotomie réductrice entre des sciences nobles caractérisées par une excellence épistémologique et des sciences de seconde zone, les sciences sociales, J.-C. Passeron estime ainsi qu'une sociologie scientifique peut exister : le « raisonnement sociologique, qui ne relève pas d'une science à mi-chemin de la science, mais d'une autre caractérisation de la démarche scientifique¹⁷ ». Alors que le raisonnement naturel commun se borne à typer par quelques traits *ad hoc* les situations comparées, puis à conclure rapidement à la « régularité sociologique », le raisonnement sociologique est fondé sur des énumérations de différences et de ressemblances guidées par la recherche d'une diversité argumentée, sur le recours au langage des variables permettant la mesure et l'analyse des « variations concomitantes », sur l'encadrement des homologues par des typologies construites par le raisonnement, etc. Finalement, par un effort de détermination de ce qui est pertinent pour la description et de ce qui ne l'est pas, par l'adoption d'une stratégie comparative qui règle et amplifie les potentialités du raisonnement naturel, tout en restant du même ordre logique que tout raisonnement naturel, le raisonnement sociologique peut prétendre à une forme de scientificité.

Pourtant, le chercheur doit se garder de toute illusion selon laquelle certaines techniques et méthodologies suffiraient à garantir la neutralité de sa démarche : qu'il s'agisse des questionnaires¹⁸ et statistiques¹⁹, du travail en archives²⁰, des entretiens²¹, de la reconstitution biographique²² ou de l'observation, les tech-

16. BOUDON R., « Les deux sociologies de la connaissance scientifique », in BOUDON R. et CLAVELIN M., *Le relativisme est-il résistant ? Regards sur la sociologie des sciences*, Paris, PUF, 1994, p. 17-43, ici p. 27.

17. PASSERON J.-C., *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991, p. 11.

18. Voir notamment des textes fondateurs tels que GAXIE D., « Au-delà des apparences... Sur quelques problèmes de mesure des opinions », *ARSS*, n° 81-82, mars 1990; BOURDIEU P., « L'opinion publique n'existe pas », in *Questions de sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1980, p. 222-235; CHAMPAGNE P., MANIN B. et PARODI J.-L., « Quand les sondages se débattent », *Politix*, n° 5, 1989; CHAMPAGNE P., « La rupture avec les préconstructions spontanées ou savantes », in CHAMPAGNE P., LENOIR R., MERLLIÉ D. et PINTO L. (dir.), *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod, 1989, p. 163-220; SINGLY F. de, *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*, Paris, Nathan Université, coll. « 128 », 1992.

19. Cf. les réflexions essentielles de MERLLIÉ D., « La construction statistique », in CHAMPAGNE P. et al., *Initiation à la pratique sociologique*, *op. cit.*, de HÉRAN F., « L'assise statistique de la sociologie », *Économie et statistique*, n° 169, juillet-août 1984 et de DESROSIÈRES A. et THÉVENOT L., *Les catégories socioprofessionnelles*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 1988; ou encore le très bon exemple d'application du conseil de prudence dans BOLTANSKI L., *Les cadres. Formation d'un groupe social*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1982.

20. FARGE A., *Le goût de l'archive*, Paris, Éditions du Seuil, 1989.

21. Voir par exemple : LAHIRE B., « Variations autour des effets de légitimité dans les enquêtes sociologiques », *Critiques sociales*, n° 8-9, 1996; la postface du livre de BOURDIEU P., *La misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil, 1993; MAUGER G., « Enquêter en milieu populaire », *Genèses*, n° 6, décembre 1991 (cf. 128, n° 19, p. 73); PINÇON M. et PINÇON-CHARLOT M., « Pratiques d'enquête dans l'aristocratie et la grande bourgeoisie », *Genèses*, n° 3, mars 1991.

22. BOURDIEU P., « L'illusion biographique », *ARSS*, n° 62-63, 1986.

niques d'enquête appliquées avec rigueur peuvent donner l'illusion d'accéder à une « vérité »... qui n'est en réalité qu'une construction sociale à laquelle participent une multiplicité d'acteurs (dont le chercheur lui-même). Une vision réaliste et critique des techniques d'enquête doit demeurer, tenant comme illusoire l'idée selon laquelle le bon emploi des bons outils garantirait nécessairement une démarche scientifique infaillible. Toute bonne recherche devrait dès lors consacrer une part de sa réflexion aux limites rencontrées dans l'enquête, aux difficultés et à leur signification sociologique potentielle. Or la plupart des études se bornent généralement à afficher une forme de lucidité, à mentionner la conscience d'une impossible connaissance parfaite, sans pour autant donner à la réflexion méthodologique la part essentielle qu'elle devrait avoir dans chaque analyse.

**« BONNES RECETTES » MÉTHODOLOGIQUES
ET SURINVESTISSEMENT PROCÉDURAL :
DES COMPENSATIONS SUPPOSÉES FACE AUX LIMITES DE LA SCIENTIFICITÉ**

La plupart des jeunes chercheurs considèrent la recherche comme un parcours semé d'obstacles dont le contournement serait nécessaire à l'accomplissement d'un « bon » travail. L'évitement (ne pas tomber dans les pièges du sens commun, de méthodes biaisant la réalité, d'acteurs nous livrant un discours différent de la réalité, etc.) et le franchissement d'obstacles constituent un parcours du combattant constitué à la fois de la conscience d'une nécessaire vigilance et du désir de se rassurer en continuant malgré tout à penser qu'on va « y » arriver, qu'on pourra prétendre, si l'on applique scrupuleusement les conseils méthodologiques : « Oh non, ça va, je n'ai pas eu de problèmes particuliers. » Loin des affres épistémologiques, la nécessité productive immédiate (rendre un mémoire ou une thèse) conduit à de petits accommodements, à des aménagements avec le doute, consistant à continuer à croire à l'existence rassurante d'une « petite valise méthodologique » prête à l'emploi et faite de conseils pratiques relatifs aux dispositifs, aux étapes concrètes à mettre en place pour mener une enquête sans se heurter à trop d'obstacles (par exemple : comment problématiser son sujet, construire une grille d'entretien ou de questionnaire, réaliser ses entretiens ou passer ses questionnaires, lire des ouvrages, faire un plan, rédiger son mémoire, etc.). La métaphore de l'escalade paraît également bien adaptée pour traduire l'état d'esprit dans lequel se réfugient nombre de jeunes chercheurs : puisque la pente est raide (les épistémologues mentionnent de nombreuses limites rencontrées dans la prétention à l'objectivité et à la scientificité), équipons-nous d'un bon matériel pour être plus sûr d'arriver au sommet (le mémoire, la thèse finalisée autour d'une idée générale la plus proche de la réalité sociale possible) en évitant les pièges et les obstacles qui ne manqueront pas de se présenter lors de notre ascension. De même qu'une « bonne » recette

de cuisine permet, dès lors qu'elle est appliquée scrupuleusement, d'obtenir infailliblement de bons petits plats, un « bon » protocole méthodologique garantirait le succès d'une recherche et l'absence de ratés. Cette vision de « recettes méthodologiques » garantissant une forme de réussite infaillible par le contournement des obstacles, caractérise de nombreux ouvrages et manuels d'épistémologie et de méthodologie en sciences sociales, présentés comme autant de « livres de recettes raisonnés²³ ». Dès 1970, Becker décrivait avec provocation la méthodologie comme étant « prosélyte » « en raison de la très forte propension des méthodologues à prêcher une “juste manière” de faire les choses, en raison de leur désir de convertir autrui à des façons de travailler adéquates, en raison de leur intolérance relative face à l’“erreur”, – tout cela avec la même assurance bigote du “Dieu est à nos côtés” des religions prosélytes²⁴ ». Comme l'analyse P. Blanchard, la tendance croissante à intégrer en annexe les questions méthodologiques est fort révélatrice du statut secondaire de la réflexion relative à la méthodologie de l'enquête et aux difficultés rencontrées sur le terrain et/ou dans l'analyse : « Le renvoi de la méthode en annexe ou en note signifie aussi que le corps du texte est l'argumentation scientifique par excellence, et que la méthode en est l'accompagnement optionnel, “technique”, peu susceptible d'être discuté²⁵. » Se diffuse donc de façon assez générale l'idée selon laquelle existeraient des méthodes s'imposant, indiscutables, garantissant un niveau satisfaisant de scientificité (une sorte de « contrat social épistémologique » de base, pour reprendre une notion suggérée par J.-L. Le Moigne²⁶).

Cette vision de la recherche comme une course d'obstacles et comme recettes fiables à appliquer en toute confiance est d'autant plus prégnante qu'elle est explicitement formulée par de nombreux manuels de méthodologie. Loin d'être dans une naïveté pure (idée d'une recherche parfaite), cette vision peut d'ailleurs tout à fait cohabiter avec l'idée de la science comme bricolage, comme en témoigne l'un des derniers manuels publiés :

« Bien que les sociologues et politistes adeptes de bonnes méthodologies restent des artisans, l'usage judicieux des méthodes leur a permis de faire progresser, au moins quelque peu les connaissances [...]. La bonne pratique des méthodologies est une clef indispensable pour proposer des connaissances positives, en principe indemnes de normativité²⁷. »

Le malaise du chercheur débutant peut venir de l'impression qu'il y a finalement deux alternatives possibles en matière de credo scientifique : y croire ou

23. BERTHELOT J.-M., *Les vertus de l'incertitude*, op. cit., p. 8.

24. BECKER H. S., *Le travail sociologique. Méthode et substance*, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2006 [1970], p. 22.

25. BLANCHARD P. et RIBÉMONT T. (dir.), *Méthodes et outils des sciences sociales. Innovation et renouvellement*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 13.

26. LE MOIGNE J.-L., *Les épistémologies constructivistes*, Paris, PUF, 2007 [1995], p. 100.

27. BRÉCHON P. (dir.), *Enquêtes qualitatives, enquêtes quantitatives*, Grenoble, PUG, 2011, p. 210.

ne pas y croire. Y croire, c'est être accusé d'être naïf, mais c'est pouvoir continuer à faire ce qui nous plaît, avoir l'impression de servir à quelque chose ; ne pas y croire, c'est montrer qu'on est très lucide, peu dupe des illusions chères aux pères fondateurs, que l'épistémologie arrive à un âge de maturité autre que celui des débuts..., mais c'est aussi s'exposer à des doutes permanents. (À quoi sert ma recherche ? Est-ce que je fais autre chose que le commun des mortels ? Ne ferais-je pas mieux d'aller cultiver mon jardin ?...) Face à ces doutes notamment, les manuels de sciences sociales proposent des conseils méthodologiques reflétant une vision finalement assez objectiviste de la science, même si quelques rappels réguliers permettent de souligner les limites d'un positivisme aujourd'hui critiqué : « Appliquez quelques précautions simples, quelques dispositifs protocolarisés, et vous aboutirez à de bons résultats. » La méthodologie peut alors être présentée comme un ensemble de prescriptions procédurales et analytiques destinées à éviter les pièges, les erreurs, à contourner les obstacles. Ainsi quelques conseils élémentaires sont-ils généralement donnés pour réaliser des entretiens « comme il faut » : bien choisir le lieu de son entretien, utiliser un langage simple et non équivoque, étudier la présentation de soi, bien préparer sa grille, ne pas lire ses questions, etc.

Ce type de formulation, autour de l'idée de « bonnes pratiques » méthodologiques, peut à la fois rassurer les chercheurs débutants (dans un premier temps), et les décontenancer ensuite (lors de l'enquête, lorsqu'ils découvriront que même bien appliquées, les méthodes employées ne permettent pas d'éviter les difficultés, les doutes, etc.). Mais on conçoit pourquoi beaucoup d'ouvrages tentent de présenter « les bonnes méthodes » permettant de réussir de « bonnes enquêtes ». Un manuel n'est pas un endroit où l'on va passer son temps à enseigner à un jeune étudiant pourquoi il doit renoncer à faire de la science, pourquoi ce qu'il fait n'a pas plus de valeur scientifique que ce que fait un maçon (pour reprendre l'image chère à Bruno Latour). Il faut garder présent à l'esprit qu'un manuel est destiné à aider les étudiants, à leur proposer des conseils simples pour avancer dans leurs premières recherches. « Ne pas se poser trop de questions, mais s'en poser quand même : tout l'art est là, dans cette aptitude à progresser sur une ligne de crête, déniaisé mais enthousiaste. Déniaisé, c'est-à-dire conscient des difficultés, des limites épistémologiques des démarches empiriques, conscient de ce qu'il faut avancer avec humilité et modestie. Enthousiaste, c'est-à-dire plein d'audace – pour oser avancer, se lancer dans l'aventure des idées, pour oser entreprendre malgré les obstacles », écrit en ce sens P. Robert-Demontrond dans ses *Méthodes d'observation et d'expérimentation*²⁸. C'est pourquoi, comme le note Alan Chalmers, certains n'hésitent pas à dénoncer les enseignements trop critiques de la science :

28. ROBERT-DEMONTROND P. (dir.), *Méthodes d'observation et d'expérimentation*, Rennes, Éditions Apogée, 2004, p. 15.

« On peut se demander combien d'universités dans le monde donnent à leurs étudiants en sciences des cours, ex cathedra et obligatoires, sur les rigueurs de la méthode scientifique. Quant à celles qui proposent un cours facultatif sur les tendances actuelles de la philosophie des sciences, leurs conseils d'administration ont-ils conscience du fait que la plupart des professeurs qui assurent cet enseignement sont fermement décidés à saboter la méthode scientifique ? »,

écrivent en ce sens Theocharis et Psimopoulos²⁹. Dès lors, s'il est de bon aloi de rappeler les mises en garde de l'épistémologie réaliste et critique, celles-ci n'occupent jamais le devant de la scène.

L'état d'esprit des manuels de méthodologie est généralement identique, d'un ouvrage à l'autre, et rejoint ce parti pris : il faut être conscient de l'influence exercée par le contexte sur le chercheur, mais on peut malgré tout atteindre une connaissance scientifique crédible dès lors que l'on pose un certain nombre de critères procéduraux stricts. D'un côté, sont traitées de façon philosophique les questions concernant l'origine et la crédibilité de la connaissance et, d'un autre côté, celles qui portent sur la valeur scientifique d'une recherche garantie par certaines procédures méthodologiques. Les étudiants sont invités à distinguer, d'un côté, les réflexions théoriques relatives à la scientificité et à son inscription en contexte et, d'un autre côté, les postures de justification scientifique passant par la préconisation de techniques et méthodes d'enquête, destinées à garantir « malgré tout » une forme de respectabilité scientifique. Ainsi N. Berthier, psycho-sociologue, met-elle en garde ses étudiants dès l'introduction de son manuel contre « une démarche naïve, fondée sur les idées du sens commun, les "il n'y a qu'à" », avant de leur proposer « l'acquisition des savoir-faire de base qui convaincront les hésitants de passer à l'action et qui amèneront les utilisateurs à réfléchir sur les procédures pour élaborer un travail de qualité³⁰ ». Loin de critiquer le découpage retenu dans de nombreux manuels de méthodologie (nous pourrions d'ailleurs être embarrassée si l'on nous demandait d'en suggérer un autre pour ce type d'ouvrage), nous pouvons néanmoins noter combien celui-ci met précisément en exergue une dichotomie nette entre une partie épistémologique et des parties plus concrètes consacrées à la méthode et aux techniques d'enquête en sciences sociales. En témoignent, parmi tant d'autres, les livres de M. Grawitz et de J.-L. Chabot et N. Macarez³¹, dont le découpage distingue une première partie épistémologique, une deuxième partie consacrée à la logique de la recherche, puis une dernière partie liée aux techniques de

29. THEOCHARIS T. et PSIMOPOULOS M., « Where Science Has Gone Wrong », *Nature*, n° 329, 1987, p. 595-598, cité in CHALMERS A., *La fabrication de la science*, Paris, La Découverte, 1991, p. 12.

30. BERTHIER N., *Les techniques d'enquête en sciences sociales. Méthode et exercices corrigés*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 2.

31. GRAWITZ M., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz, 1996 ; CHABOT J.-L. et MACAREZ N., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, PUF, 1995.

recherche. Ou encore le petit manuel d'E. Savarese, qui consacre six chapitres aux différentes méthodes d'enquête, pour conclure sur un dernier chapitre consacré aux questions épistémologiques de « Postures et savoirs³² ». Le plus souvent même, les considérations « lucides » sur la moindre scientificité de la recherche sont simplement développées en introduction, pour consacrer ensuite l'essentiel des ouvrages aux conseils pratiques (ainsi, par exemple, le livre de N. Berthier).

Face aux jeunes chercheurs, les manuels dissocient donc le plus souvent prise de conscience, lucidité relative aux limites de la scientificité d'un côté, et conseils pragmatiques d'un autre côté, s'appuyant sur des prescriptions concrètes destinées à « avancer malgré tout », à « aller de l'avant ». Une fois les discours réalistes et critiques évoqués, ils se consacrent aux objectifs premiers qu'ils se fixent : expliquer quelle méthodologie mettre en œuvre dans tel cas, comment la déployer, comment éviter les pièges inhérents à chacune d'entre elle. Il s'agit de développer « tout un corpus de savoirs et de savoir-faire, d'"astuces", servant de guide pratique³³ » aux jeunes chercheurs. L'idée fréquente est que « la méthode en sociologie se voit investie d'une double et redoutable mission : objectiver la recherche "à la manière" des sciences expérimentales et objectiver les représentations inévitablement sociocentrées de ses propres grilles de lecture³⁴ ». D'où l'objectif consistant à examiner « quelques règles du "bon usage des méthodes" sur lesquelles s'accordent la plupart des sociologues et qui sont, plus que d'autres peut-être, susceptibles d'armer la distance critique de soi à soi, la résistance aux "prénotions" et la prise de conscience des présupposés qu'on engage, bon gré mal gré, dans la recherche³⁵ ». L'idée selon laquelle la maîtrise des techniques d'enquête (quantitatives ou qualitatives) doit permettre de découvrir une réalité sociale dissimulée derrière le sens commun et les discours des acteurs s'impose alors naturellement. Le dévoilement serait possible grâce à l'emploi de certaines techniques qu'il conviendrait d'apprendre pour éviter, contourner efficacement certains obstacles ou pièges guettant le chercheur. La maîtrise d'un ensemble de savoir-faire pratiques exposés à travers conseils généraux et exemples d'enquêtes représente donc le contrat principal passé avec le chercheur débutant, qui doit « apprendre » à construire un questionnaire, à passer puis à interpréter un entretien, à dresser un plan de rédaction, etc. Ainsi donc, si l'on examine les manuels de méthodologie, il apparaît clairement que le chercheur doit apprendre à dépasser ses doutes, et qu'il est supposé pouvoir le faire grâce à l'utilisation de certaines techniques et méthodes. Le doute constitue le plus souvent dans ces ouvrages une forme de « pathologie », dont on pourrait se défaire en apprenant le « bon usage des méthodes ».

32. SAVARESE E., *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Ellipses, 2006.

33. ROBERT-DEMONTROND P. (dir.), *Méthodes d'observation et d'expérimentation*, op. cit., p. 16.

34. COMBESSIE J.-C., *La méthode en sociologie*, Paris, La Découverte, 2001, p. 8.

35. *Ibid.*, p. 8-9.

Le rapport entre vision réaliste et critique de la science et conseils méthodologiques concrets est ainsi souvent de l'ordre de la mise en parallèle destinée à afficher une forme de lucidité gratifiante, tout en ayant comme objectif principal d'apporter en compensation à de jeunes chercheurs des clés pratiques, des techniques susceptibles d'être décrites de façon concrète (construire une grille d'entretien, traiter un questionnaire, etc.). Puisque la science est imparfaite, il est très important d'appliquer à la lettre, de façon très rigoureuse, certaines méthodologies et techniques d'enquête. C'est en ce sens que R. Ghiglione et B. Matalon écrivent :

« On le sait bien, dans les sciences sociales, les idées, les hypothèses viennent d'où elles peuvent : il n'y a aucune règle à ce propos, tous les moyens sont bons. Elles peuvent être déduites rigoureusement d'une théorie, provenir d'un problème pratique ou d'un étonnement devant tel aspect de la vie quotidienne, peu importe. Tout l'effort de rigueur scientifique porte sur les méthodes à mettre en œuvre une fois le problème posé³⁶. »

Commentant cette vision « désenchantée » des possibilités de recherche scientifique en sciences sociales, J. Freyssinet-Dominjon y voit « une justification lucide de l'entreprise de formation aux méthodes et techniques qui la font avancer³⁷ ». Ainsi donc, c'est parce que le chercheur est influencé dans le choix de ses questions, de ses objets de recherche, qu'il doit, en toute lucidité, s'efforcer de « compenser » cette part de subjectivité par l'application rigoureuse de techniques d'enquête. Pour P. Blanchard, la part croissante prise par les développements méthodologiques dans les cours et manuels de sciences sociales s'explique précisément par un sentiment de doute et d'imperfection, que l'on tente de compenser par un surinvestissement procédural :

« La méthode fait actuellement fortune dans les sciences sociales à l'université. Les soit-disant "méthodologies", parfois de simples exposés du protocole d'enquête suivi, foisonnent dans les cours et les manuels à tel point que les façons d'étudier (les méthodes) semblent parfois plus importantes que le résultat de l'étude elle-même (les faits et les théories). »

Plusieurs hypothèses peuvent expliquer ce succès de la méthodologie :

« Peut-être s'agit-il de masquer la fragilité de théories de la société moins assurées qu'elles n'ont pu l'être par le passé. La méthode serait ainsi le meilleur *vade-mecum* pour des disciplines incertaines de leur statut scientifique. Selon une autre hypothèse, la conformité de la méthode constituerait le critère d'une nouvelle orthodoxie : faute d'une connaissance assurée de

36. GHIGLIONE R. et MATALON B., *Les enquêtes sociologiques. Théories et pratique*, Paris, Armand Colin, 1998 [1977], p. 20.

37. FREYSSINET-DOMINJON J., *Méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris, Montchrétien, 1997, p. 28.

la nature et du fonctionnement du monde social, les écoles académiques se focaliseraient sur la manière d'acquérir cette connaissance. Selon une troisième interprétation, plus exogène au discours scientifique, la méthode constituerait le critère majeur de distinction entre les sciences sociales et les savoirs sociaux pré-, péri- ou pseudo-scientifiques. Enfin, vision plus historique, dans le contexte d'ouverture qui fait suite au déclin des grandes théories explicatives, l'inflation du discours méthodologique peut trahir un besoin temporaire de mettre en ordre le flot des manières de faire, afin de mieux sélectionner les plus prometteuses³⁸. »

Comme P. Blanchard, nous ne trancherons pas entre ces différentes hypothèses, et à nos yeux toutes se rejoignent d'ailleurs en un même désir de compensation lié au développement d'une lucidité critique à l'égard de l'activité scientifique, tout particulièrement dans les sciences sociales, d'un regard critique érigé, on l'a vu, en posture héroïque. Là réside sans doute l'une des interprétations possibles du foisonnement sans précédent des différents types de manuels de méthodologie en sciences sociales depuis les deux ou trois dernières décennies. Il serait aujourd'hui difficile d'écrire, à l'instar de R. Ghiglione et B. Matalon, en 1977, que :

« Si on dispose de quelques ouvrages techniques sur la manière de réaliser une enquête, ouvrages d'ailleurs étonnamment peu nombreux eu égard à l'importance de l'instrument, il n'en existe pratiquement pas qui traite dans leur ensemble les problèmes à la fois théoriques et pratiques que l'usage de ces techniques soulève³⁹. »

DES DIFFICULTÉS MÉTHODOLOGIQUES LARGEMENT RELÉGUÉES AUX OUBLIETTES

S'il est bon de rassurer les jeunes chercheurs en leur expliquant qu'au-delà des limites de la scientificité, ils peuvent et doivent s'appliquer à maîtriser certaines techniques et méthodes fondamentales de la recherche en sciences sociales, il faut néanmoins se méfier de la façon dont cet apprentissage est présenté. Le risque est en effet d'amener les étudiants à penser de façon abusive qu'ils peuvent s'attendre à une recherche sans surprises, sans errements, sans doute omniprésent, s'ils sont suffisamment sérieux et scrupuleux dans l'application de ces méthodes. On comprend alors mieux pourquoi les jeunes chercheurs suivant nos encouragements à traiter dès l'introduction de leur mémoire/thèse les questions méthodologiques et à explorer les difficultés rencontrées au cours de leur enquête, sont particulièrement rares. Convaincus que les difficultés rencontrées ont été le signe d'un échec, d'une mauvaise application des techniques d'enquête, ils continuent à les fuir et à les appréhender davantage comme

38. BLANCHARD P. et RIBÉMONT T. (dir.), *Méthodes et outils des sciences sociales*, op. cit., p. 9.

39. GHIGLIONE R. et MATALON B., *Les enquêtes sociologiques...*, op. cit.

une source de dévalorisation potentielle du travail accompli que comme un enseignement digne d'enrichir leur réflexion. Entre désintérêt pour des questions considérées comme fastidieuses, secondaires, et gêne face à l'examen de difficultés supposant une part d'autocritique et de dévalorisation potentielle, la plupart des chercheurs débutants préfèrent passer sous silence le déroulement de leur première aventure de recherche et les problèmes rencontrés à cette occasion (leur raisonnement consistant à se dire que l'essentiel est de valoriser « ce qu'on a trouvé », plutôt que « ce qu'on n'a pas réussi à trouver »). À lire leurs mémoires, on pourrait presque penser que tout s'est passé de façon impeccable, tant le travail de lissage, d'occultation des difficultés est le plus souvent poussé à son terme. À ce petit jeu-là – de dissimulation –, il faut bien l'avouer, nos étudiants brillent ! L'application des consignes pratiques (réaliser des entretiens, des questionnaires, citer des auteurs et présenter une bibliographie consistante, etc.) leur paraît le gage suffisant d'un bon travail, tandis qu'un retour sur les difficultés méthodologiques reviendrait à proposer à son jury des pistes évidentes de discussion critique.

Mais on peut observer que cette minoration des considérations liées aux difficultés méthodologiques persiste au-delà des années, chez bien des chercheurs confirmés, et se retrouve dans de nombreux ouvrages de sciences sociales. Les questions et difficultés méthodologiques sont rarement traitées de façon centrale, étant perçues *a priori* à travers des « images figées et des représentations parfois caricaturales⁴⁰ ». Comme si elles constituaient une part un peu fastidieuse et procédurale du travail, mais également comme si elles étaient susceptibles de livrer au lecteur les limites de la recherche proposée, les considérations méthodologiques occupent tout au plus quelques lignes introductives dans la plupart des ouvrages de sciences sociales. À la suite de L. Blondiaux, observant que la science politique a pu rechigner à analyser son histoire et son identité en considérant la tâche comme « subalterne » et « périlleuse⁴¹ », on peut constater que le chercheur en sciences sociales tient volontiers les questions méthodologiques comme secondaires et dangereuses lorsqu'il aborde ses propres recherches : l'essentiel est de proposer des thèses originales, inutile de s'attarder trop longtemps sur des considérations techniques ou méthodologiques ni de chercher à s'auto-flageller en revenant sur les limites de son travail. Mieux vaudrait « aller de l'avant », car « il y aurait d'autres tâches plus urgentes à accomplir⁴² ». Souvent prévaut l'idée qu'une attention trop forte portée aux questions méthodologiques risque de détourner le chercheur de son objet central.

40. KALUSZYNSKI M., « À qui appartient la science politique ? Objets disciplinaires, objets disciplinés. De l'invitation à l'hybridation disciplinaire », in FAVRE P. et al., *L'atelier du politiste*, Paris, La Découverte, 2007, p. 79-96, ici p. 93.

41. BLONDIAUX L., « Pour une histoire sociale de la science politique », in DÉLOYE Y. et VOUTAT B. (dir.), *Faire de la science politique*, Paris, Belin, 2002, p. 45-63, ici p. 49.

42. *Ibid.*, p. 50.

Ainsi P. L. Berger écrit-il : « Il est vrai que certains sociologues, particulièrement aux États-Unis, ont poussé si loin les préoccupations méthodologiques, qu'ils ont cessé de s'intéresser à la société⁴³. » En matière méthodologique aussi existe une forme de « refoulé », de « peur (du vide ou de la complexité)⁴⁴ », de réticence à « mettre en doute la légitimité » de la recherche, à mettre en lumière non seulement des origines difficiles à assumer (« se réveiller, au sortir d'une telle recherche, bâtards et sans lignée », note L. Blondiaux), mais également des fondements épistémologiques et des méthodologies moins nobles qu'on se plaît à les imaginer (le bricolage s'imposant plus souvent que le respect parfait des sacro-saintes *Règles de la méthode sociologique* chères à Durkheim). C'est pourquoi on peut constater, comme H. Mendras et M. Oberti, que :

« Malheureusement, le produit final publié, l'article ou le livre, fait rarement état des phases les plus délicates d'une recherche ou les relègue dans des annexes méthodologiques rarement consultées par les apprentis sociologues. Pourtant les ajustements et le "bricolage méthodologique" ainsi que les remises en cause qui jalonnent toute recherche de terrain sont très utiles pour comprendre comment procède le sociologue face à son terrain⁴⁵. »

Dans une forme de valorisation soulignant la distance que le monde de la recherche est capable de prendre par rapport à son activité, certains s'efforcent tout au plus d'illustrer par quelques brefs propos liminaires consacrés aux quelques difficultés rencontrées, combien ils sont dans une posture de distanciation critique et réflexive par rapport à leur travail. Mais, d'un autre côté, la plupart des chercheurs doivent continuer à travailler, même s'ils sont conscients des limites de leur activité. Et les quelques lignes consacrées aux considérations méthodologiques attestent du statut néanmoins secondaire accordé le plus souvent aux difficultés méthodologiques, dont on se débarrasse le plus rapidement possible, avant d'en venir à « l'essentiel du propos » (d'où la métaphore de J.-M. Berthelot, décrivant des chercheurs souvent assez pressés de regarder passer la « caravane de l'épistémologie critique », avant de « se mettre au travail »). Comme le note très justement P. Favre :

« Dans une discipline scientifique, les interrogations en principe les plus centrales, celles qui portent sur ses fondements, ses objets, ses paradigmes, sont aussi celles dont on diffère généralement l'examen tant elles engagent

43. BERGER P. L., *Invitation à la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006, p. 47.

44. *Ibid.*, p. 50-53.

45. MENDRAS H. et OBERTI M., *Le sociologue et son terrain*, Paris, Armand Colin, 2000, p. 8-9. Précisons que nous nous sommes permis de rectifier la citation, qui est exactement la suivante : « Malheureusement, le produit final publié, l'article ou le livre, fait rarement état des phases les plus délicates d'une recherche ou les relègue dans des annexes méthodologiques rarement consultées par les apprentis sociologues. »

dans des débats périlleux et paraissent éloigner des difficultés quotidiennes du travail de recherche⁴⁶. »

Au-delà des questions méthodologiques simples, c'est donc plus généralement une « réticence à entrer dans la discussion proprement épistémologique⁴⁷ » qui caractérise le monde de la recherche.

Pourquoi prendre nos distances par rapport à la vision de recettes clés garantes d'une bonne recherche scientifique ? Non parce que nous prôtons l'anarchie méthodologique, ni ne cherchons à dénigrer les quelques conseils élémentaires de rigueur intellectuelle. Si nous considérons que cette vision de recettes infaillibles est problématique, c'est parce qu'elle conduit volontiers à l'idée d'un « pschitt méthodologique contre les imperfections », c'est-à-dire parce qu'elle repose sur le présupposé central selon lequel les doutes, les errements, les sentiments de malaise expriment une mauvaise application de ces recettes. Or à nos yeux, ils ne sont pas tant l'expression d'erreurs ou de maladresses méthodologiques que des éléments constitutifs du processus analytique. Nous souhaitons montrer dans cet ouvrage combien le malaise ressenti par le chercheur tient autant au sentiment de faute, d'imperfection honteuse qu'il associe à ces difficultés à une « mauvaise application » du kit méthodologique préconisé dans tel ou tel type d'enquête. Car, nous allons le voir, avoir le sentiment d'être en échec, de ne pas parvenir à ses fins, de se heurter à des obstacles peut aussi être appréhendé de façon positive et cesser de constituer un problème, dès lors qu'on accepte d'en faire un objet d'analyse. Les difficultés peuvent être considérées comme des sources potentielles d'enrichissement de la recherche et peuvent notamment conduire à s'interroger sur la pertinence des angles d'analyse retenus à travers les problématiques formulées.

VIVE LES DIFFICULTÉS MÉTHODOLOGIQUES !

À travers les différentes contributions présentes dans cet ouvrage, nous allons tenter de discuter l'idée selon laquelle une recherche bien menée serait liée à l'application scrupuleuse de méthodes et techniques patentées, qui éviteraient au chercheur de se trouver confronté à des failles, des erreurs, des faiblesses honteuses. L'idée de recettes sûres ne permet pas d'envisager par principe le doute, le sentiment d'échec, et ne les considère que sur le mode d'une mauvaise mise en application. Sont mis en jachère, ou considérés comme terres brûlées ces enquêtes ou éléments d'enquêtes où l'on pense avoir failli, où l'on estime ne pas avoir réussi à mettre en œuvre dans des conditions satisfaisantes les protocoles habituels. Mais comme le rappelle J.-M. Berthelot :

46. FAVRE P., « Ce que les *Science Studies* font à la science politique », *Revue française de science politique*, vol. 58, n° 5, 2008, p. 817-829, ici p. 817.

47. *Idem*.

« Il en va des choses de la science comme de celles de la cuisine : les recettes sont indispensables à qui veut réussir un plat, même et surtout une fois qu'oubliées et assimilées, elles s'intègrent aux routines des initiés. Mais elles sont, simultanément, le lien d'une insatisfaction profonde. Elles bornent, découpent, sérient, hiérarchisent, organisent, laissant le plus souvent en suspens le principe de leur pertinence⁴⁸. »

Et si l'on cessait de rechercher désespérément des recettes sûres, en étant obnubilé par la peur de l'échec, des errements, des difficultés de l'enquête? Et s'il était inhérent à la recherche en sciences sociales de se heurter à des difficultés, de connaître des formes d'échec relatif? Alors devrait-on jeter ces recettes aux oubliettes? Telle n'est pas notre posture, on l'aura compris (nulle intention de prôner le « *Anything goes* » cher à Feyerabend), car il est essentiel d'adopter des techniques et des méthodes précises, rigoureuses, afin de garantir une crédibilité scientifique minimale à la recherche. Mais sans renoncer à l'enseignement ni à l'application de techniques et méthodes d'enquête, on doit demeurer vigilant quant à la façon de les présenter : celles-ci ne sont pas destinées à éviter les difficultés, ni à éliminer les doutes, car cela est à la fois illusoire... et non souhaitable. Au lieu de stigmatiser les difficultés en les nommant « erreurs », « échecs », « résidus », au lieu de considérer que les recettes méthodologiques ont été mal appliquées, on peut tout aussi bien considérer que ces recettes ne sont pas infaillibles et que les difficultés, les insatisfactions, voire les sentiments d'échec sont inhérents à la recherche et peuvent eux-mêmes être constitués en objets d'étude potentiellement riches en informations.

Une portée cathartique bénéfique

D'un pur point de vue personnel, cultiver son malaise peut en premier lieu constituer une forme de remède cathartique. Le parallèle entre la posture méthodologique que nous cherchons à promouvoir et la méthode cathartique utilisée en psychanalyse est évident. De même qu'un individu commence à aller mieux dès lors qu'il peut évacuer par la parole une partie de son mal-être, un chercheur se sent déjà nettement mieux lorsqu'il se sent invité, légitimé à « avouer » (où l'on voit l'idée d'une culpabilité liée à un manquement dans la rigueur méthodologique), à analyser le malaise suscité par les difficultés de toutes sortes rencontrées au cours de ses enquêtes : difficultés pratiques, difficultés méthodologiques, relationnelles, analytiques, voire métaphysiques... « Ai-je employé la bonne méthode? Ai-je bien appliqué la méthode comme il le fallait? Ai-je suffisamment gardé mes distances par rapport aux acteurs étudiés? Ai-je réussi à faire une véritable enquête scientifique, à dépasser le sens commun, à montrer quelque chose d'intéressant », etc. ?

48. BERTHELOT J.-M., *Les vertus de l'incertitude*, op. cit., p. 8.

L'un des articles qui nous a sans doute le plus interpellée lorsque nous enseignions la méthodologie est celui écrit par quatre étudiants en sciences sociales⁴⁹ (aujourd'hui devenus chercheurs) venant d'achever leur diplôme d'études approfondies et avouant leur malaise lorsqu'ils découvrirent, sur le terrain, que tout ne se passait pas comme on le leur avait enseigné, qu'ils rencontraient des difficultés et le vivaient mal, parce qu'on ne les y avait pas suffisamment préparés, parce qu'on ne les avait pas particulièrement avertis des incontournables doutes à venir. H. Chambordeon, F. Pavis, M. Surdez et L. Willemez ont décidé d'écrire ensemble un article en réaction notamment à la conception abstraite et illusoire de l'entretien proposée dans les manuels (et également pour combler le déficit existant du fait que les auteurs étudiant les relations entre enquêteurs et enquêtés se penchent généralement surtout sur le cas d'enquêtés occupant une position sociale inférieure à celle des enquêteurs). En conclusion de leur papier, les auteurs affirment :

« Nous demeurons convaincus que le vécu de l'enquête par entretien est intransmissible et échappe même en partie au directeur de recherche ; celui-ci oriente, indique les chausse-trappes possibles, puis aide à l'analyse. Entre les deux moments, il y a l'enquête, dans laquelle il faut bien se lancer⁵⁰. »

L'inconfort de ces jeunes chercheurs fut particulièrement mal vécu parce qu'ils l'interprétèrent comme le signe d'un échec relatif, comme contraire à l'application en règle des préceptes méthodologiques leur laissant miroiter une réussite satisfaisante dès lors qu'ils feraient preuve de sérieux et d'intelligence.

Lorsque nous avons proposé de créer avec Sophie Rétif un groupe de travail sur « les difficultés méthodologiques et leur portée heuristique » au sein de notre laboratoire, le Centre de recherches sur l'action politique en Europe (UMR 6051), en collaboration avec le Centre nantais de sociologie, nous avons été frappée de constater combien les jeunes chercheurs ont été attirés par ce type de réflexion. Celle-ci s'est appuyée sur une acception la plus large possible des « difficultés méthodologiques », qui demeure au fondement du présent ouvrage : difficultés à se distancier par rapport au terrain, aux acteurs sociaux, aux idées préconçues du chercheur et de ses enquêtés – qui peuvent notamment complexifier la construction de l'objet et de la problématique –, outils conceptuels et analytiques difficiles à construire, notamment dans le cas d'une recherche collective et comparative ; malaise lié à la mise en œuvre des techniques d'enquête, avec le sentiment d'avoir recueilli des données inexploitable, voire contradictoires, d'avoir « raté » certains entretiens, de ne pas avoir pu profiter réellement de situations d'observation pour en tirer des analyses sociologiques ; problèmes

49. CHAMBOREDON H., PAVIS F., SURDEZ M. et WILLEMEZ L., « S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien », *Genèses*, n° 16, 1994.

50. *Ibid.*, p. 132.

éventuels d'écriture, de description et restitution du terrain ; malaise relatif à la question de la restitution des résultats de l'enquête face aux acteurs sociaux, voire au sein de la communauté scientifique ou face à des institutions finançant sa recherche et manifestant certaines attentes spécifiques, etc. Autant de difficultés appréhendées comme telles en référence à des normes professionnelles de la recherche en sciences sociales définies à partir d'un héritage composite d'ouvrages fondateurs que les participants de notre groupe de travail ont tous lus et appréciés, tel *Le raisonnement sociologique* de J.-C. Passeron⁵¹, revisitant *Le métier de sociologue* et sa vision trop positiviste de la rupture épistémologique, tout en essayant de dégager des conditions minimales de rigueur scientifique (cf. ci-dessus). Essentielles furent également pour notre équipe les réflexions de N. Elias, relatives au difficile équilibre à trouver en sciences sociales entre engagement et distanciation et à sa nécessité pour la production d'un savoir scientifique : motivations extra-scientifiques de la recherche, efforts jamais totalement aboutis d'une pensée sociologique qui ne peut être ni totalement ni définitivement rationnelle, mais tente de le devenir au maximum : « le devoir social en qualité de scientifique » des sociologues

« est souvent inconciliable avec les exigences qui résultent de leur position de membres d'autres groupes [...]. Si pour comprendre la structure d'une molécule on n'a pas besoin de savoir ce que signifie se ressentir comme l'un de ses atomes, il est indispensable, pour comprendre le mode de fonctionnement des groupes humains, d'avoir accès aussi de l'intérieur à l'expérience que les hommes ont de leur propre groupe et des autres groupes ; or on ne peut le savoir sans participation et engagement actifs⁵² ».

Mais tout en ayant conscience de son engagement, le sociologue peut tenter de se distancier au maximum des « idéaux sociopolitiques préconçus⁵³ », pour « remplacer les images subjectives des complexes événementiels, les mythes, les croyances et les spéculations métaphysiques par des théories, c'est-à-dire par des modèles de relation que l'observation des faits peut vérifier, corroborer et corriger⁵⁴ ». Alors seulement il peut espérer que ses recherches permettront un « progrès » consistant en une « augmentation des connaissances », en « la consolidation d'un savoir jusqu'alors relativement mal assuré », en « la synthèse théorique d'événements qu'on n'était pas encore parvenu à relier », ou « qui servira de modèle pour appréhender un corpus d'événements plus vaste qu'il n'avait été possible de le faire à l'aide des théories existant jusqu'alors⁵⁵ ».

51. PASSERON J.-C., *Le raisonnement sociologique*, op. cit.

52. ELIAS N., *Engagement et distanciation. Contribution à la sociologie de la connaissance*, Paris, Fayard, 1993 [1983], p. 28-29.

53. *Idem*.

54. ELIAS N., *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1991 [1970], p. 58.

55. *Idem*.

Mentionnons enfin – mais la liste n'est bien sûr pas exhaustive –, l'importance qu'ont eu pour nous les travaux d'H. Becker, de F. Weber et S. Beaud exposant les « ficelles » et techniques d'enquête du métier et invitant le sociologue à un « bricolage » méthodologique fait de réalisme, de modestie, de sérieux et de rigueur⁵⁶. À partir de cet héritage partagé s'est dégagé un socle commun d'exigences scientifiques – définissant en contrepoint ce que nous avons appréhendé comme des difficultés méthodologiques –, parmi lesquelles peuvent être mentionnées : la construction d'une problématique de recherche interrogeant les prénotions et les « mythes » – des acteurs et du chercheur – et recourant à des concepts rigoureusement définis, la nécessité de la distanciation par rapport à son terrain et d'une indissociable réflexion relative aux liens entre le chercheur et ses enquêtés, la mise en œuvre rigoureuse de techniques d'enquête (questionnaires, entretiens, observations, etc.) destinées à reconstituer les représentations et discours des acteurs le plus fidèlement possible et à décrire de façon la plus objective possible les relations, interactions sociales et configurations sociales dans lesquelles les acteurs vivent et agissent – mais sans jamais prétendre atteindre une « vérité »... qui de toute façon n'existe pas –, l'introduction de dimensions comparatives, la démonstration la plus rigoureuse possible de ses hypothèses à l'aide d'un raisonnement cohérent et argumenté s'appuyant à la fois sur des matériaux d'enquête, des sources théoriques et une grande attention à l'écriture⁵⁷, l'acceptation du débat critique et de la confrontation en public de ses hypothèses, etc.

Face à un tel programme, beaucoup de nos jeunes collègues se sont dits soulagés de pouvoir venir parler de leurs difficultés sans tabous, chose tellement rare, qu'ils vivaient généralement en solitaire, ou tout au plus à travers quelques propos échangés en marge de discussions focalisées sur d'autres problématiques, et non de façon frontale et systématique. La réaction de nos jeunes collègues illustre la portée cathartique d'une parole autorisée et même encouragée sur les affres ou du moins sur les difficultés de la recherche. Le malaise ressenti par le chercheur en sciences sociales est en partie lié à la « politique de l'autruche » généralement de mise face aux difficultés rencontrées, à la fuite en avant face au malaise ressenti. Affronter ce malaise de façon frontale, à travers une analyse systématique des difficultés rencontrées constitue rarement un objet d'analyse

56. BECKER H. S., *Le travail sociologique...*, op. cit. et *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002 ; BEAUD S. et WEBER F., *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 1997.

57. En ayant notamment à l'esprit les réflexions d'un C. Geertz insistant sur l'importance cruciale de l'écriture dans l'art de restituer, de décrire une société étrangère au chercheur et sur la modestie nécessaire du travail anthropologique qu'on « ne peut définir que comme la représentation d'un mode de vie dans les catégories d'un autre », en sachant que « toutes les descriptions ethnographiques sont artisanales, ce sont les descriptions du descripteur, pas celles du décrit » (GEERTZ C., *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996 [1988], p.143).

en soi. On pourrait à ce titre évoquer le témoignage de l'un des chercheurs sociologues du CRAPE, Sami Zegnani⁵⁸, expliquant lors de l'une de nos réunions combien il avait été perturbé par la découverte de difficultés importantes en allant mener ses enquêtes en quartiers dits « sensibles », pour préparer son doctorat. Parce qu'il est lui-même issu de ces quartiers, on lui avait souvent indiqué qu'il lui serait « plus facile » d'enquêter sur ce terrain, en raison d'une forme de proximité sociale avec les enquêtés. Quelle ne fut pas la perplexité du jeune chercheur, lorsqu'il s'aperçut que son statut de doctorant constituait en réalité un lourd handicap et que l'assurance qui avait été la sienne initialement devait laisser la place à une méfiance par principe, liée aux résistances des enquêtés face à son statut spécifique et à son instrumentalisation potentielle. Désarmé, le jeune chercheur dut improviser des stratégies d'adaptation à son terrain, tout en éprouvant un sentiment d'échec relatif qu'il gérait seul. De même, deux doctorantes, Céline Rothé et Virginie Muniglia, ont exposé, dans le cadre de ce même séminaire, combien elles étaient désorientées de constater que l'application des conseils prodigués dans les manuels ne suffisait guère à résoudre leurs difficultés dans le cadre d'une recherche ANR à laquelle elles participaient. Elles ont constaté, une fois confrontées au terrain, que l'essentiel de leurs problèmes ne venait pas tant de difficultés pratiques (lieu de l'entretien, interviews de jeunes en difficulté, etc.) que de difficultés liées à la dimension collective de la recherche et à la restitution des résultats de l'enquête dans des milieux étroitement liés aux politiques publiques et aux acteurs sociaux. Des problèmes posant des questions méthodologiques essentielles et pourtant rarement évoqués dans les manuels, au point de donner à ces jeunes chercheuses le sentiment d'un échec relatif personnel à produire des « résultats » tangibles, conformes aux attentes de la communauté scientifique et des commanditaires du contrat. Une fois de plus, c'est l'absence d'avertissement, de réflexion systématique et collective sur les difficultés de la recherche et leur caractère incontournable qui a nourri le sentiment d'un échec relatif difficile à assumer et à afficher publiquement (tout au plus les deux doctorantes avaient-elles pu échanger entre elles). Plus généralement, à l'occasion de nos réunions de travail, plusieurs jeunes chercheurs expliquèrent avoir eu le sentiment d'être dans une impasse à un moment de leur enquête, et ne pas avoir osé en parler à leur directeur de thèse ou à leurs collègues. Sentiment de malaise, doute, voire désarroi profond face à l'impression d'impasse ou d'échec relatifs sont monnaie courante lors d'une enquête en sciences sociales. Les enseignements méthodologiques reçus pendant nos études nous ont souvent donné l'image d'une recherche qui se construit étape après étape, selon une vision très soignée de la fameuse « rupture épistémologique » destinée à se distancier de son terrain. Dès lors toute proximité avec son terrain et toute difficulté sérieuse rencontrée paraissent

58. Voir l'article de Sami Zegnani dans le présent ouvrage.

difficiles à assumer et deviennent souvent un sujet tabou, à travers une forme d'auto-censure souvent considérée comme seule solution possible. Trois années de réflexion nous ont permis, au sein de ce groupe de chercheurs politistes et sociologues, de mesurer tout l'intérêt d'une réflexion frontale sur les difficultés méthodologiques et leur statut, et plus encore d'une réflexion commune sur la portée heuristique potentielle de celles-ci. Réfléchir collectivement à l'idée selon laquelle la recherche est constituée par nature de difficultés, d'obstacles, et considérer qu'il est normal, voire « sain » que tout n'aille pas toujours de façon harmonieuse vers un résultat attendu... ou tout simplement vers un résultat clair et net, s'est avéré non seulement opportun face à des expériences parfois déstabilisantes de la recherche et de l'enseignement des méthodes, mais également stimulant en termes de réflexion scientifique.

Placer les difficultés méthodologiques au cœur de l'analyse

Analyser son malaise constitue non seulement une source de réconfort, mais également une posture méthodologique susceptible d'enrichir notablement une recherche. Les difficultés existent et elles sont un bon signe, le signe qu'on déconstruit des certitudes et qu'on accepte de ne plus savoir nécessairement ce qui explique tel comportement, tel phénomène social.

« Nous ne fonctionnons pas, même si cette illusion anima longtemps la philosophie, comme des machines à penser cherchant à reconstituer le plan et les fiches techniques de leur concepteur. La pensée est notre énigme. Elle se construit, s'éprouve, se torture, se dédouble, dans la longue durée historique, par la confrontation à soi comme à une interrogation que chacun de ses succès réitère et approfondit », écrit J.-M. Berthelot, avant d'ajouter : « Tout enseignant sait que rien n'est plus difficile à enseigner. Les recettes, les techniques, les calculs peuvent être appris, évalués, estimés [...]. La signification vient d'ailleurs : de la lente maturation historique, de la longue et difficile constitution des pouvoirs analytiques et herméneutiques de l'esprit humain⁵⁹. »

Les difficultés représentent donc une sorte de manifestation de ce travail de maturation, de cette confrontation, de cette mise en péril que constitue le travail de recherche, et plus particulièrement de problématisation. Douter de ses certitudes, y renoncer et tenter d'y substituer une vision plus proche de la réalité s'avère un défi nécessairement douloureux et difficile à surmonter, quelles que soient les méthodes employées. Les difficultés sont inhérentes au processus de recherche, comme le suggérait déjà H. Becker en 1970 :

59. BERTHELOT J.-M., *Les vertus de l'incertitude*, op. cit., p. 8-9.

« Les sociologues considèrent généralement le problème du biais comme une difficulté technique devant être résolue par des méthodes de recherche plus strictes et plus rigoureuses. Mais, bien que nous soyons de plus en plus prudents dans nos techniques d'échantillonnage, dans la construction de nos questionnaires, dans nos méthodes d'observation et d'enregistrement des données de terrain, le problème du biais demeure. »

Or « les biais ne seront jamais totalement éliminés par une rigueur méthodologique accrue⁶⁰ ». À chaque étape de la recherche, il convient donc de partir du principe que l'on réalise nécessairement un travail imparfait, et se dire que cela est imparable. Ainsi, lorsqu'on réalise des entretiens, on doit savoir qu'existe nécessairement un décalage entre l'interviewé et l'enquêteur, des zones de « faux-savoir », de « non-su », de secrets inévitables, mais sur lesquels on doit se pencher dans une auto-réflexivité attentive aux biais de la recherche. Lorsque ce travail réflexif est mené :

« Ces positions décalées obligent le chercheur à expliciter son raisonnement, pendant la conduite de l'entretien – à assumer sa position de tiers, plus qu'à chercher à valider un sens pré-construit. Positions décalées qui imposent, aussi, au moment de l'analyse des "résultats" obtenus, de reprendre dans ceux-ci les questions avancées par le chercheur. Les réponses de l'interviewé sont aussi importantes dans la phase d'analyse que les questions du chercheur : c'est entre les deux que le sens se construit, pas dans l'effacement de l'un au profit de l'autre, *versus* conformation du chercheur à l'interviewé, ni dans la domination du chercheur sur l'interviewé. Pas dans l'interaction qui ramène à la fusion, mais dans la distance que chacun construit, en fonction de l'autre, par rapport à la relation⁶¹. »

Mais le propos du présent ouvrage ne consiste pas uniquement à dédramatiser les difficultés, à considérer qu'elles ne sont pas des éléments à stigmatiser en tant que manifestations d'une moindre aptitude à la recherche. Certains ouvrages destinés aux étudiants exposent de façon particulièrement judicieuse les embûches inévitables de la recherche, le parcours complexe auquel tout chercheur doit s'attendre. Ainsi S. Beaud et F. Weber écrivent-ils dès l'introduction de leur *Guide de l'enquête de terrain* :

« L'enquête s'apprend en se faisant, d'une manière sinueuse et chaotique. L'enquêteur ne cesse d'explorer différentes voies qui se révèlent être parfois des impasses ou des chemins de traverse. Ce n'est qu'après de longs détours qu'il retombe sur ses pieds. Un cours ou un guide sur l'enquête ne peut pas

60. BECKER H. S., *Le travail sociologique...*, *op. cit.*, p. 35.

61. CHÉBAUX F., « Le secret de l'entretien », in MARMOZ L. (dir.), *L'entretien de recherche dans les sciences sociales et humaines. La place du secret*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 91-132, ici p. 129.

se substituer à la pratique. Rien ne peut remplacer les essais et les erreurs personnels, la rencontre directe des difficultés, le “doute”, l’expérience de la “solitude du terrain”⁶². »

« L’enquête de terrain ne ressemble en rien à un exercice scolaire. C’est d’ailleurs une des raisons essentielles qui explique la défiance, voire la peur, qu’elle peut susciter⁶³. »

Notre objectif va plus loin encore, en considérant que l’on peut retourner ces difficultés souvent stigmatisées en ressources pour la recherche. Il faut tenter de les interpréter plutôt que de les fuir, et même considérer que l’un des objectifs de l’analyse peut consister à provoquer, cultiver ces difficultés en sachant qu’elles sont notamment liées à l’immersion sociale du chercheur. Notre préconisation est alors proche de celle de H. Becker, lorsqu’il suggère, à propos de la recherche de cas atypiques : « Allez chercher les choses qui ne collent pas, et ne pleurez pas quand vous les découvrez. Au contraire, réjouissez-vous. Vous savez désormais comment rendre votre analyse complexe sans sombrer dans le chaos⁶⁴. » Le chercheur est un être sensible, tissé d’affects et d’émotions, parfois amené à des comportements irrationnels, imprévus. Il se sent parfois mal à l’aise sur le terrain, peine à s’immerger ou vit mal sa présence observante dans un milieu culturellement trop lointain..., ou au contraire trop proche. Il préfère parfois fuir et contourner ce milieu difficile à pénétrer, et peut se voir pris de remords et de sentiments de culpabilité une fois le moment de l’enquête passé. Or, face à ces expériences complexes du terrain, et armé des enseignements de la sociologie réaliste des sciences, on peut traduire en véritable posture méthodologique une dynamique d’analyse souvent envisagée par « touches », mais rarement de manière systématique : parce que le chercheur n’est pas neutre, parce qu’il a une sensibilité, qu’il choisit un objet d’étude, qu’il est un citoyen et un être sensible, il ne peut fonctionner comme une machine appliquant imperturbablement des méthodes infaillibles. S’il sait combien une distanciation rigoureuse est indispensable à une démarche scientifique devant se démarquer des idées préconçues – celles d’acteurs sociaux, mais également les siennes –, le chercheur en sciences sociales sait également qu’il a face à lui un objet d’étude lui-même constitué d’êtres humains sensibles, avec lesquels il entre nécessairement en interaction, d’une façon ou d’une autre. C’est pourquoi, explique N. Elias, les sociologues ne doivent pas distinguer réflexion sur les difficultés techniques de l’enquête et analyse réflexive sur le travail du chercheur en situation. La « concentration de l’attention sur des problèmes formels de “méthode” » ne doit pas leur barrer « l’accès à des difficultés d’une autre nature, comme celles qui proviennent de leur propre situation, donc en particulier de leur implication dans les problèmes

62. BEAUD S. et WEBER F., *Guide de l’enquête de terrain*, op. cit., p. 12.

63. *Ibid.*, p. 25.

64. BECKER H. S., *Les ficelles du métier*, op. cit., p. 329.

de leur société⁶⁵ ». Dès lors, réfléchir aux difficultés que rencontre le chercheur l'amène à s'interroger sur ce que lui a appris la sociologie de la science et à le mettre en application à travers un retour réflexif systématique : pourquoi les enquêtés réagissent-ils ainsi face à lui, pourquoi n'arrive-t-il pas à obtenir des entretiens, pourquoi un interviewé s'est-il montré muet dans un entretien, etc. ? Que faire des données ou propos non concordants avec les hypothèses de départ ? Autant de questions qui l'amènent à un travail autoréflexif sur qui il est, qui il paraît être, qui sont ses interlocuteurs, quelles relations se sont nouées avec tel ou tel interviewé, etc. De telles interrogations, inspirées par la prise en considération de difficultés particulières, peuvent constituer une source importante d'enrichissement, au même titre que le « grenier bibliographique » ou le « fonds d'atelier » d'un peintre (les tableaux conservés par l'artiste, ses œuvres inachevées, ses esquisses, ses études de détail, ses carnets de dessins, ses projets développés puis abandonnés) évoqués par P. Favre : « les données réunies mais non exploitées, les projets formalisés puis abandonnés, les textes inachevés » constituent une sorte de « bibliographie invisible » dont le chercheur « hésite habituellement à faire état alors qu'elle est aussi informative, en creux, que la bibliographie déclarée », alors qu'elle peut révéler « des problèmes beaucoup plus centraux » que la bibliographie publiée, alors qu'elle peut constituer « l'indice de questions théoriques à explorer ». Mais pour ce faire, il faut accepter de renoncer au « rêve positiviste d'une recherche exhaustive ancrée dans des données empiriques fiables et agencée de manière à emporter la conviction sur le modèle des sciences dites "exactes"⁶⁶ ».

L'intuition d'une telle posture consistant à retourner des sentiments d'échec en tentatives d'analyse supplémentaire a déjà été explorée dans plusieurs études. Parmi celles-ci, on peut citer bien entendu l'ouvrage de Luc Boltanski, *Les cadres*, comme un bel exemple de cette opération de retournement de l'échec en valeur ajoutée analytique. Étant parti de la volonté d'analyser la façon dont on devient cadre, le sociologue s'est rapidement aperçu que son objet d'étude était intraitable, tant la réalité de « cadre » correspondait à des vécus et des identités multiples. Mais plutôt que d'en déduire une impossibilité analytique, L. Boltanski a décidé de partir précisément de cette multiplicité identitaire pour retracer l'histoire d'une construction sociale de la catégorie « cadre ». La prise de conscience de l'impossibilité analytique lui a finalement ouvert les portes d'une analyse problématisée autrement, dont personne ne conteste la grande qualité. De même Stéphane Beaud relate-t-il volontiers les enseignements qu'il a pu retirer d'entretiens en apparence « ratés », qui s'étaient mal passés, en termes de malentendus sociologiquement très significatifs, de réactivation d'un

65. ELIAS N., *Engagement et distanciation*, op. cit., p. 32.

66. FAVRE P., « La bibliographie invisible », in FAVRE P. et al., *L'atelier du politiste*, op. cit., p. 353-363, ici p. 353, 355 et 360.

réflexe scolaire, d'affirmation d'une bonne volonté parentale, etc.⁶⁷. Et dans leur *Guide de l'enquête de terrain*, S. Beaud et F. Weber n'hésitent pas à rappeler que : « La "recherche" est aussi un apprentissage de la modestie : la situation d'enquête s'y prête particulièrement bien, on y apprend à se tromper, les erreurs font progresser, c'est une école de lucidité et d'auto-analyse⁶⁸. » On pourrait encore citer l'analyse fort stimulante de W. Labov, interprétant le mutisme de jeunes enfants dans certaines configurations d'entretien (et revenant sur ses échecs initiaux dans ces entretiens) en tant que manifestation d'une volonté de distanciation culturelle par rapport à l'image renvoyée par l'interviewer et par l'univers scolaire, et comprenant alors en quoi les difficultés scolaires de ces enfants n'étaient aucunement liées à de moindres facultés, mais à cette distanciation identitaire⁶⁹.

La majorité de ces auteurs ont généralement profité d'une enquête et d'une situation ponctuelle lors desquelles ils ont éprouvé un sentiment d'échec relatif, pour développer l'idée de la portée heuristique de certaines difficultés. Mais ils n'ont guère cherché à analyser cette idée en tant que telle, en tant que point de départ d'une conceptualisation centrale de la démarche méthodologique. Même pour S. Beaud et F. Weber, très attachés à développer chez les apprentis chercheurs une acceptation des difficultés comme part incontournable de toute recherche et comme étape participant à la progression de l'analyse, l'exploitation de cette idée demeure peu théorisée et ne donne lieu qu'à quelques lignes de développement, notamment pour indiquer qu'il faut accepter de voir son objet se redéfinir au cours de la recherche⁷⁰. De notre côté, nous désirons précisément poser en principe méthodologique de départ, ce que font rarement les manuels de méthodologie, l'idée selon laquelle il ne faut pas tracer une frontière aussi nette entre informations positives et enquêtes ratées. Nous souhaitons transformer en posture légitime, en principe de base systématique, en partie intégrante des enquêtes l'analyse des difficultés rencontrées et de leur signification. Ce qui revient à dire qu'on ne peut concevoir une enquête en sciences sociales sans un chapitre particulier consacré aux difficultés rencontrées et à leur apport heuristique, et encore moins un manuel de méthodologie sans une partie spécifiquement consacrée à la nature erratique de la recherche, aux doutes incontournables, à l'invitation à troquer le sentiment d'échec et de honte contre une attitude positive d'interprétation sociologique des difficultés (savoir faire feu de tout bois, y compris du « petit bois », des résidus qui demeurent une fois les belles bûches consommées). Il ne s'agit pas uniquement de se dire « soyons lucide, et reconnaissons que la recherche

67. BEAUD S., « L'usage de l'entretien en sciences sociales », *Politix*, n° 35, 1996a, et « Stage ou formation ? Les enjeux d'un malentendu. Notes ethnographiques sur une mission locale de l'emploi », *Travail et emploi*, n° 67, 1996b ; BEAUD S. et WEBER F., *L'enquête de terrain*, *op. cit.*

68. *Ibid.*, p. 57.

69. LABOV W., *Le parler ordinaire*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1993 [1978].

70. BEAUD S. et WEBER F., *L'enquête de terrain*, *op. cit.*, p. 57 et suiv.

n'est pas infaillible », ni simplement que parfois les difficultés nous disent des choses et qu'« à l'occasion » on pourra revenir sur un obstacle rencontré et sur ce qu'il a pu nous apprendre ; de façon beaucoup plus systématique, il s'agit d'intégrer dans « l'incontournable méthodologique » une partie sur l'analyse par principe des difficultés comme moyen de construire son objet. Si l'on considère que chercher, c'est chercher l'inconfort, les doutes, provoquer éventuellement les erreurs, les paradoxes, etc., alors on ne vit pas nécessairement les mêmes affres et alors on peut constituer en objet d'étude ce qui est le plus souvent mis au rebut. Pourquoi ne pas encourager les jeunes chercheurs à considérer qu'il faut douter, qu'avoir l'impression d'un échec relatif est souvent un bon signe, qu'il faut savoir s'exposer, douter, pour poser des questions d'autant plus stimulantes pour l'analyse ? Pourquoi ne pas reconnaître que le chercheur n'est pas nécessairement un sauveur, un prescripteur de normes ou de politiques, mais parfois simplement un « poil à gratter » qui émet des hypothèses éventuellement déroutantes et pose des questions dont... il n'a pas forcément les réponses... ? Que les difficultés n'ont pas nécessairement vocation à être contournées, mais qu'elles peuvent être abordées en tant que telles et transformées en objet d'étude, en tant qu'elles révèlent des questions à poser, des informations sociologiques parfois capitales ? Qu'elles sont presque de bon augure, montrant qu'on se pose des questions, précisément, qu'on arrive à complexifier son approche de l'objet. Le chercheur doit, à notre sens, s'imposer le respect de plusieurs principes élémentaires, qui le conduisent à douter en permanence de son travail, à poser le doute sur un piédestal, à se poser certaines questions sans nécessairement y répondre, quel que soit le sujet sur lequel il travaille. On peut enseigner à nos étudiants et considérer en tant que chercheur que les difficultés méthodologiques ne sont pas à traiter comme autant « d'erreurs », de « fautes de parcours », mais constituent un objet d'étude légitime potentiellement heuristique au fondement d'une démarche scientifique ouverte à toute information sociologique. Il faut inviter les jeunes chercheurs à considérer qu'ils se trouveront nécessairement dans des moments difficiles, sur de mauvaises voies, mais qu'ils pourront en tirer d'utiles leçons. Cette vision invite à concevoir plus qu'un bricolage organisé, plus que l'utilisation de « ficelles du métier » ; elle constitue une invitation à réfléchir centralement au caractère frustrant, aux errements, aux affres de la recherche, et à les appréhender de façon positive, à travers un nouveau regard méthodologique.

QUELQUES TÉMOIGNAGES ISSUS D'ENQUÊTES DE TERRAIN

Pour illustrer ce retournement de difficultés en éléments d'analyse potentiellement enrichissants, les différents contributeurs de cet ouvrage s'inspirent d'exemples issus de leurs expériences de recherche, exposant comment ils furent tous, à un moment ou un autre, confrontés à des discordances, des contradictions déstabilisantes, des sentiments d'échec plus ou moins importants,

qui, après retour réflexif et introspection méthodologique, leur permirent *in fine* d'affiner leurs analyses et de découvrir parfois de nouvelles perspectives de questionnement. Il ne s'agit pas tant ici de lister les différentes difficultés méthodologiques pouvant exister dans l'enquête de terrain en général, que de revenir sur un ensemble de situations spécifiques nous ayant fait ressentir de façon particulièrement aiguë certaines de ces difficultés et de réfléchir à la manière dont chacun d'entre nous, dans ces configurations particulières, a pu parfois retourner les causes de son malaise en éléments enrichissants pour son analyse. Parmi ces situations particulièrement inconfortables, déstabilisantes pour un chercheur imprégné par les normes de la recherche telles que nous les avons précédemment décrites, peuvent être évoqués : le travail sur un objet « sensible » car considéré par le monde académique comme peu légitime et autorisant les enquêtés à entraîner l'enquêteur dans des formes d'assignations identitaires ; le fait pour un enquêteur de se sentir assigné – notamment par son entourage académique – à une identité d'*insider* par rapport à son terrain, alors même qu'il ressent une distance importante et parfois violente au moment de l'enquête ; la confrontation à un terrain prétendant maîtriser les problématiques scientifiques ou à des enquêtés tentant d'imposer des questionnements politiquement engagés ; les situations d'enquête amenant le sociologue ou le politiste à un face-à-face avec des enquêtés professionnels de la parole ; l'injonction à construire un travail scientifique dans une équipe de travail hétérogène et sur des terrains eux-mêmes difficiles à comparer ; la nécessité de se projeter dans une identité de chercheur entrepreneur, tout en demeurant fidèle à des normes de la recherche en apparence difficiles à concilier avec certaines injonctions liées à la recherche collective sur contrats.

Les manuels de méthodologie proposent généralement aux jeunes chercheurs un certain nombre de « ficelles » destinées aménager des relations d'enquête les plus propices à l'observation et au recueil de propos. Si les limites d'une objectivité et d'une neutralité absolue⁷¹ sont soulignées, présentation de soi et relations d'enquête les plus « neutres possibles » (ne pas afficher son opinion, ne pas paraître choqué, etc.) sont néanmoins généralement préconisées, afin de ne pas trop influencer les enquêtés. S'inspirant de C. Rogers, certains conseillent même une « neutralité bienveillante » destinée à faciliter la relation d'enquête en censurant toute expression de désapprobation lors de la relation d'enquête, pour afficher au contraire une attention encourageant la parole de l'enquêté. Mais que faire lorsque certains acteurs, tels des enquêtés liés au terrain observé ou des collègues présents dans son entourage académique,

71. Ainsi G. Mauger souligne-t-il, par exemple, « l'illusion de faire illusion » dans certaines situations d'enquête : lorsque l'enquêteur possède une identité sociale très distincte de celle de ses enquêtés, il est bien naïf de croire effacer la distance sociale en jouant par exemple sur son apparence vestimentaire lors de la relation d'enquête. Cf. MAUGER G., « Enquêter en milieu populaire », art. cité.

renvoient le chercheur à des assignations identitaires susceptibles d'influer sur le déroulement de l'enquête sans qu'il puisse maîtriser la présentation qu'il souhaite donner de lui-même ? Telle est la question centrale explorée par les deux sociologues Béatrice Damian-Gaillard et Mathieu Trachman. Mener une enquête sociologique sur l'industrie pornographique, rapportent-ils, revient à s'exposer à de puissantes assignations identitaires parfois très délicates à gérer. Mais les obstacles ne sont pas toujours là où on les attend le plus. Dans le milieu académique, il n'est pas toujours évident d'être pris au sérieux lorsqu'on travaille sur un objet particulièrement illégitime, où la sexualité est centrale. Cette image contribue à tracer la figure héroïque d'un enquêteur capable de produire et de diffuser des savoirs dans un contexte hostile. Or le retour sur deux enquêtes sur la pornographie française, successivement effectuées par Béatrice et par Mathieu, permet de déplacer la question et d'identifier des difficultés en réalité tout autres. L'article montre que les frontières entre le public et le privé, l'intime et le professionnel sont variables. Ainsi, alors que pour les enquêtés la sexualité n'était pas considérée comme quelque chose de trop intime pour être dit, le rapport à l'argent, les détails de l'organisation l'étaient plus. De même, c'est moins la constitution du commerce sexuel en objet de recherche ou la dimension particulièrement vulgaire de la pornographie qui pose problème, que la place du désir sexuel dans la relation d'enquête. Producteurs, réalisateurs et éditeurs de revues spécialisées se donnent pour objectif de saisir les fantasmes masculins, et revendiquent des compétences sexuelles, liées à une sociabilité spécifique. Dès lors, au moment où il tente de se constituer en sujet de savoir, l'enquêteur est constamment convoqué comme sujet de désir : sur le terrain d'abord, les tentatives d'objectivation sont constamment mises à mal par l'évocation de la sexualité du/de la chercheur (euse) par les enquêtés ; dans le monde académique également, où il/elle est soupçonné(e) de masquer des intérêts personnels et particuliers sous des intérêts savants. La deuxième difficulté est liée aux cadres de la socialisation sexuelle et sexuée. Comment enquêter en tant que femme hétérosexuelle sur des fantasmes masculins ; en tant qu'homme sur les trajectoires sexuelles féminines ? Le sexe et la sexualité de l'enquêteur(e) sont des contraintes, parce qu'ils instaurent une distance sociale entre les désirs et les expériences des uns et des autres, mais aussi parce qu'ils représentent des possibilités d'emprise pour les enquêtés. L'enquête propose alors d'analyser frontalement ces attentes différentielles et ces assignations, pour tenter de saisir ce que la naturalisation du désir et le partage des sexualités tendent à laisser implicite ou impensé. Le dialogue entre les deux chercheurs et leurs expériences réciproques permet de souligner les usages sociaux du désir, faits de présupposés agissants et de performances, pour une part indépendants du for intérieur des individus. Il montre combien, face à un objet où les jugements de valeur sont omniprésents, l'enquêteur est invité à une posture tissée de vigilance et de modestie. En proie à d'importantes émotions liées au caractère

peu anodin de son objet d'étude, l'enquêteur se voit enfermé dans des formes d'assignation identitaire, d'injonctions à des prises de rôle dont il ne doit pas se laisser submerger. Il doit apprendre à les apprivoiser, à les analyser, pour finalement en retirer d'utiles informations sociologiques.

L'analyse de ces formes d'assignations identitaires imposées au chercheur est d'autant plus nécessaire que celui-ci se sent particulièrement interpellé, perturbé par une proximité forte avec son terrain. En ce sens, faire l'expérience du glissement de la posture d'observation participante vers celle de « participation observante » permet d'affiner et de sophistication les repères épistémologiques du chercheur en accédant à une nouvelle dimension du travail réflexif. Et c'est à l'intersection de l'analyse de l'objet et de l'auto-analyse du sujet de l'étude (enquêteur) que réside alors le potentiel d'objectivation dans l'entreprise ethnographique. Mais il faut se garder de penser que nécessairement la proximité supposée du chercheur avec son terrain entraîne comme principale difficulté une distanciation nécessaire à l'objectivité scientifique. Comme le montre l'article de Sami Zegnani, la « proximité » prêtée au chercheur peut s'avérer un véritable piège et générer des positions délicates, voire dangereuses pour lui. Issu d'un quartier populaire, le jeune sociologue était perçu et se voyait lui-même comme un « *insider* » relativement favorisé pour approcher un milieu réputé difficile à pénétrer. Mais ses enquêtes de terrain menées auprès de jeunes de la rue, de groupes de jeunes salafistes et de rappers l'amènent à éprouver de façon parfois très déstabilisante une véritable extériorité par rapport à des univers sociaux possédant chacun des valeurs et normes comportementales spécifiques. Dès lors, la principale difficulté ne consista pas tant en une distanciation par rapport à un milieu trop proche qu'en la construction d'une figure de sociologue acceptable par les groupes observés. Réfléchissant aux enseignements autorisés par la prise de conscience de difficultés insoupçonnées, le sociologue peut se féliciter du fait que son interprétation identitaire initiale en tant qu'*insider* put certes générer des situations délicates, mais lui permit finalement d'oser aller sur un terrain difficile. Elle révéla en outre combien le regard porté sur les quartiers dits « sensibles » repose sur une construction de frontières entre *outsiders* et *insiders* très réductrice, chaque groupe tendant, en interne, à reconstruire de nouvelles frontières difficiles à franchir, imposant parfois des choix de vie inconciliables.

Se voir identifié comme un *insider* a représenté pour Sami Zegnani une source insoupçonnée de situations difficiles à gérer pendant l'enquête. Cela lui a permis de mesurer combien la question de la proximité du chercheur à son terrain peut être éprouvée durement sur le terrain. D'autres situations peuvent induire un semblable malaise : l'existence de relations interpersonnelles préexistantes ou la familiarité d'enquêtés avec certaines problématiques/littératures scientifiques peuvent également perturber le chercheur dans sa représentation de la distanciation objectivante et du « progrès » apporté par la connaissance scien-

tifique, et le déstabiliser gravement. Le tracé des frontières entre univers scientifique et univers social s'avère alors délicat, générant des situations parfois fort inconfortables, tissées d'injonctions ou de réalités en apparence contradictoires : être proche d'un point de vue interpersonnel et/ou réflexif, tout en souhaitant marquer une distance garantissant une démarche scientifique spécifique, susceptible de se dissocier de la connaissance ordinaire. Sylvie Ollitrault revient sur ce malaise face à un terrain manifestant à son égard une proximité non seulement de type interpersonnel et militant, mais également de nature réflexive. Se pose à elle la question centrale de la valeur ajoutée de son enquête et du « progrès que ces résultats représentent par rapport au fonds de connaissances sociales [...] alors existant⁷² ». Certains enquêtés manifestent sans retenue une connivence gênante pour le chercheur avec ses interrogations, ses problématiques de recherche, au point parfois de susciter chez lui un sentiment d'inutilité scientifique, voire d'impossibilité à produire un savoir scientifique distinct de la connaissance ordinaire supposée caractériser son terrain. Sylvie Ollitrault revient sur vingt années de recherche accumulées sur un même objet d'étude et sur la proximité d'analyse qu'une telle durée a pu induire. À ses débuts, en réfléchissant sur la circulation de ses grilles d'analyse savantes dans le milieu écologiste, la chercheuse avait mesuré combien ses réflexions pouvaient constituer un support de légitimation pour les militants, au point que s'instaurait un jeu de rivalité de compétences entre le militant aguerri et la jeune doctorante qu'elle était alors. Cette position, qui était liée à des attributions de rôles sociaux, à des différences genrées, voire à un positionnement académique, avait perturbé parfois la relation d'entretien. Les principes de la neutralité axiologique paraissaient soumis à rude épreuve, ce qui posait problème à la jeune chercheuse. Mais progressivement, le rapport au terrain de la politiste s'est transformé sous l'effet de changements de position institutionnelle comportant avantages et inconvénients. De nouvelles contraintes sont apparues face à l'appropriation militante des travaux de la chercheuse, allant de la simple citation à la demande d'expertise croissante. Revenant sur sa position de chercheuse ou d'enseignante (encadrement de mémoires, d'études, de thèses), Sylvie Ollitrault insiste alors sur cette jonction entre production militante et production savante participant – volontairement ou non – à la construction de capitaux militants spécifiques aux écologistes. Face à un terrain constitué par des militants diplômés puisant dans des types d'arguments marqués du sceau de la « scientificité », plusieurs difficultés s'avèrent heuristiques : les stratégies de présentation de soi – qui sont plus de l'ordre de l'incorporation – peuvent à la fois traduire le malaise profond d'une chercheuse sollicitée par des enquêtés à la recherche de caution scientifique, et indissociablement signifier les effets de socialisation par le terrain et l'accumulation d'expériences de recherche ayant progressivement « fait » la

72. ELIAS N., *Qu'est-ce que la sociologie ?*, op. cit., p. 58.

chercheuse. De même, la proximité réflexive entre enquêteur et enquêtés peut s'avérer déstabilisante, mais elle n'est pas nécessairement entièrement subie par le premier. Le chercheur, conscient d'une telle connivence, apprend à user de son capital social scientifique pour investir les terrains les plus « savants », ou au contraire à le mettre en veille pour entrer en contact avec les individus les plus « profanes ». De difficultés liées à l'injonction de distanciation, la proximité et la connivence scientifico-militantes peuvent se muer en autant de ressources permettant une présentation de soi différenciée selon ses interlocuteurs.

Mais le chercheur n'est pas toujours en position de force par rapport à ses enquêtés et il ne parvient pas toujours à gérer comme il l'entend la distanciation nécessaire à la réussite de ses entretiens ou observations sociologiques. Il a parfois le sentiment de se voir imposer ses problématiques par son terrain, n'arrivant pas à affirmer la spécificité d'une analyse scientifique par rapport à un objet d'étude très politisé, ou du moins très préoccupé par la production de discours interprétatifs sur la réalité observée. Benjamin Ferron examine en ce sens son expérience d'une recherche comparative menée auprès de groupes de militants politiques engagés dans des activités de communication médiatique en situation de conflit armé. Il montre comment les enquêtés peuvent imposer au chercheur, volontairement ou non, les problématiques politiques qui structurent leurs pratiques et leurs représentations collectives. Dans ces conditions, le chercheur doit mener un double travail. Il doit en premier lieu examiner et formaliser les logiques dominantes de mise en problème qui font sens pour les acteurs. Cette analyse permet de révéler leurs propres positions et prises de positions dans les rapports de forces qu'ils entretiennent, parfois sans le dire explicitement au chercheur, avec leurs alliés, leurs rivaux ou leurs ennemis. Ainsi, au-delà de la rupture avec les systèmes de classement et de jugement indigènes, qui constituent les recommandations traditionnelles des manuels de méthodologie des sciences sociales, il s'agit ici pour l'enquêteur de mettre à distance les systèmes de problématisation indigènes auxquels il peut d'ailleurs, à titre personnel, être plus ou moins sensible. Loin de reprendre une vision dichotomique entre représentations de sens commun et représentations scientifiques, Benjamin Ferron montre qu'il est important, pour comprendre en profondeur les logiques sociales à l'œuvre dans un groupe, de ne mettre à l'écart de l'analyse aucun des discours que ses membres tiennent sur eux-mêmes et sur les autres, y compris lorsque ces discours prennent des formes si structurées et formalisées qu'ils se rapprochent du raisonnement sociologique du chercheur lui-même. En rebondissant sur les difficultés de distanciation rencontrées par rapport à un terrain parfois très suggestif, l'auteur souligne en effet combien ces idéaux, ces problématiques de sens commun peuvent avoir des effets performatifs sur les pratiques et les représentations des individus et des groupes, et être ainsi constitués en objet de recherche à part entière. Dans la même perspective, Bleuwenn Lechaux effectue un retour méthodologique sur une enquête

avec des professionnels du théâtre en se demandant : « De quoi nous parle un terrain qui “parle bien” ? » Entre 2005 et 2011, la politiste a mené une enquête de terrain sur l’engagement de professionnels du théâtre pour des causes politiques, à Paris et à New York, depuis les années 1990. Cette enquête a laissé transparaître un rapport paradoxal entre l’enquêtrice et les enquêtés, dont la retranscription indique combien les difficultés rencontrées par le chercheur sur le terrain constituent autant d’« atouts méthodologiques » potentiels renseignant sur le fonctionnement même de l’espace social étudié. Le premier terme du paradoxe renvoie à une proximité socio-culturelle engendrant une illusion de transparence de phénomènes sociaux, et renforcée par le fort degré de réflexivité que les acteurs rencontrés engagent dans leurs paroles. Il allait de soi, pour certains enquêtés, que la chercheuse allait reprendre à son compte la valorisation de normes, de lexiques et de catégories propres au champ du théâtre. Choisir ce terrain équivalait à célébrer la dimension démocratique des pratiques esthétiques. Le deuxième terme du paradoxe a trait à une distance sociale, liée au décalage entre les analyses sur l’art et l’engagement portées par certains enquêtés et celles menées par la chercheuse. L’invocation, par les artistes, de l’inexplicabilité et de l’irréductible singularité de leurs parcours professionnels et biographiques tranchait fortement avec la quête d’objectivation préoccupant tout chercheur. Bleuwenn Lechaux analyse les spécificités méthodologiques que ce rapport paradoxal a sous-tendues : types d’entretiens menés avec des « professionnels de la parole », remise en cause de l’anonymisation lorsque la visibilité sociale constitue la raison d’être des professions enquêtées, etc. Mais elle montre également en quoi la relation d’enquête – et ce qu’il en est ressorti – est révélatrice de la façon dont fonctionne un monde social et renseigne sur les rapports entretenus par les professionnels du théâtre à l’engagement.

Les difficultés rencontrées pour élaborer une problématique scientifique, construire son objet, réaliser un travail de distanciation, de conceptualisation et d’écriture peuvent ainsi être révélées de façon particulièrement évidente lorsque le chercheur se trouve confronté à un terrain, à des enquêtés qui le déstabilisent par rapport à ses représentations du travail scientifique : un terrain trop proche, trop envahissant, des enquêtés ou un milieu académique l’enfermant dans des assignations identitaires difficiles à gérer peuvent considérablement perturber le chercheur et lui faire prendre conscience de façon parfois violente de la difficulté à produire un travail scientifique. Mais à cette liste de situations amenant le chercheur à ressentir de façon particulièrement forte la complexité de l’enquête sociologique s’ajoute une autre situation à notre sens tout aussi révélatrice : celle du travail collectif entre chercheurs d’horizons – nationaux et/ou disciplinaires – divers. Tout comme la confrontation à un terrain envahissant déstabilise le sociologue et rend chaque étape de son travail scientifique plus complexe, le travail en équipe peut induire une semblable situation de déstabilisation et l’amener également à revivre chaque étape de la recherche avec un

malaise particulièrement fort. Une telle situation permet de prendre conscience avec acuité de difficultés méthodologiques particulièrement fortes dans le travail en équipe, mais néanmoins présentes dans toute enquête de terrain et déjà évoquées précédemment : la construction de l'objet, de la problématique, la mise en œuvre de méthodes d'enquêtes susceptibles de produire des données exploitables, et le travail d'écriture, etc. En l'occurrence, participer à une enquête comparative collective conduit à se demander comment élaborer une problématique commune à travers laquelle tous peuvent se reconnaître et autorisant une forme de neutralité maximale dans le cas d'un projet financé par des institutions non scientifiques. Comment mettre en œuvre des techniques d'enquêtes identiques dans des univers locaux distincts, où la relation enquêteur/enquêté n'est pas nécessairement la même ? Comment choisir les concepts communs, les formulations communes, au-delà de la diversité des pratiques scientifiques nationales ? Autant de difficultés rencontrées par chaque chercheur travaillant de manière isolée, mais tout particulièrement visibles lors d'un travail collectif, surtout s'il est international et trans-disciplinaire. Patricia Loncle relate dans cette optique difficultés et richesses spécifiques à la comparaison menée dans le cadre européen. Elle analyse plus spécifiquement les difficultés rencontrées dans une recherche en cours intitulée *GOETE (Governance of educational trajectories in Europe)*, à travers plusieurs questions clés : comment comparer dans un cadre rigide qui conduit à construire des projets d'une extrême complexité ? Comment dépasser les difficultés méthodologiques soulevées par ce cadre et ainsi produire des connaissances de qualité ? Comment, dans le contexte de la recherche sur appels d'offres, construire des connaissances progressives sur un sujet en gardant un certain fil rouge (ici les politiques qui s'adressent à l'adolescence et à la jeunesse en Europe dans les champs éducatif et social) ? Autant d'interrogations permettant une réflexion destinée à aller plus loin dans la production de savoirs comparatifs. La contribution de Claire Visier participe de la même préoccupation, en se demandant, à partir de son expérience de contrats européens : « Comment devenir un chercheur-entrepreneur sans y perdre son âme ? » L'apprentissage de la logique entrepreneuriale est pour le chercheur à la fois particulièrement coûteux en temps et peu gratifiant car, au regard de la rareté des ressources, la compétition mène souvent à l'échec ainsi qu'à une remise en cause personnelle. Par ailleurs, les mécanismes de fonctionnement actuel de la recherche que dévoile cet apprentissage s'avèrent par de nombreux aspects navrants. Mais l'analyse de cet apprentissage et de ses difficultés n'en reste pas moins intéressante, voire essentielle à deux égards : elle permet de mieux saisir le paysage actuel de la recherche, de clarifier son propre positionnement de recherche par rapport à cette logique entrepreneuriale, et d'être finalement en mesure de moins la subir. Mais elle conduit également C. Visier à considérer ses problématiques sous un angle nouveau, à construire différemment son objet de recherche, pour suivre finalement des pistes qu'elle n'aurait manifestement pas envisagées si elle n'avait pas décidé d'en passer par

cette étape résolument heuristique que peut constituer l'analyse de certaines difficultés méthodologiques rencontrées pendant ses enquêtes de terrain.

Puissent les pages qui suivent finir de persuader le lecteur de tout l'intérêt d'un investissement plus serein de la recherche en tant que processus cumulatif d'expériences tantôt vécues comme heureuses, tantôt comme malheureuses, mais en réalité toutes susceptibles d'approfondir la réflexion du chercheur et en tant que telles dignes d'être affichées et discutées au grand jour pour enrichir la recherche. Ce plaidoyer pour une réhabilitation des difficultés méthodologiques en tant qu'objet d'étude à part entière ayant sa place – et, osons le dire, devant avoir sa place – dans toute enquête constitue aussi, d'une certaine façon, une invitation à repenser une dichotomie souvent trop simpliste entre matériaux « nobles » et riches et « rebuts » et « résidus » inutiles, voire honteux de l'enquête en sciences sociales.